

**Université Paris 8
UFR de Psychologie**

**L'IDENTITE MULTICULTURELLE :
PROCESSUS DE CONSTRUCTION D'UNE CULTURE DE L'ENTRE DEUX
L'EXEMPLE DES JEUNES ISSUS DE L'IMMIGRATION**

**Da Re Alessandra
Sous la direction de Monsieur Ismaël Maïga, Maître de Conférences**

**Mémoire pour le DESS de Psychologie de l'Education
Novembre 2005**

Table des matières

Introduction

I. Cadre théorique

- 1.1 Qu'est-ce que l'identité ?
- 1.2 Qu'est-ce que la culture ?

- 1.3 Comment la culture construit l'identité ?
- 1.4 Comment se construit l'identité dans le contexte migratoire ?
- 1.5 Le malaise des jeunes issus de l'immigration
- 1.6 Stratégies identitaires
- 1.7 Un exemple de culture de l'entre deux: la culture des rues
- 1.8 Problématique
- 1.9 Hypothèses
 - 1.9.1 Principale
 - 1.9.2 Opérationnelles

II. Sur le terrain

- 2.1 Méthodologie
 - 2.1.1 Entretiens individuels
 - 2.1.2 Entretien de groupe
 - 2.1.3 Questionnaire
 - 2.1.4 Conditions de l'enquête

- 2.2 Présentation et analyse des données
 - 2.2.1 Entretiens individuels
 - 2.2.2 Entretien de groupe
 - 2.2.3 Questionnaires
 - 2.2.4 Discussion des résultats

- 2.3 Limites de l'enquête

Conclusion

Bibliographie

Annexe

Introduction

Contrairement à la majorité de mes collègues, qui ont développé une réflexion sur leur lieu de stage, j'ai commencé à m'intéresser aux jeunes en difficulté lorsque j'étais adolescente. Cependant je n'avais aucun contact avec ce public à l'époque, si ce n'est par le biais des médias.

L'intérêt que je portais, et continue de porter, aux difficultés rencontrées par les adolescents m'a incitée à effectuer plusieurs expériences dans ce domaine.

La première, en tant qu'animatrice bénévole, a duré un an et demi, avec des adolescents de 12 à 17 ans à Saint-Denis. Par la suite le Centre d'Information et d'Orientation d'Epinaux/Seine m'a accueillie en stage pendant trois mois et, quelques années plus tard, le centre social Georges Brassens à Creil (Oise) a fait de même pour une période de six mois.

Cette année, enfin, j'ai eu l'opportunité de me rendre au Tribunal pour Enfants de Bobigny et d'intervenir au quartier mineurs de la Maison d'Arrêt de la Seine-Saint-Denis, à nouveau comme bénévole, au sein du GENEPI (Groupement Etudiant National d'Enseignement aux Personnes Incarcérées).

Au fil du temps et de mes expériences, j'ai réalisé combien la situation était complexe, par rapport à ce que peuvent laisser croire les informations et les images véhiculées par les médias. Rien d'extraordinaire, me dira-t-on.

Cependant mon attention avait été attiré par les discours et les comportements de ces jeunes, et moins jeunes, dont j'ai fait la connaissance : en effet, leur culture d'origine y est très présente. Ceci m'a donc incitée à rechercher et comprendre les motivations sous-jacentes.

La comparaison de mon histoire personnelle (de parents italiens, je suis née au Luxembourg et j'ai grandi avec la culture italienne et francophone simultanément) avec la leur, et ma formation universitaire ont été, et restent, des sources d'informations et d'outils théoriques importants pour l'interprétation et l'analyse du phénomène.

La psychologie interculturelle et l'ethnopsychiatrie constituent les perspectives théoriques adoptées pour réaliser ce travail : leur conception de la différence culturelle et de ses implications semble être, de mon point de vue, une approche innovatrice pour comprendre la construction de l'identité.

I. Cadre théorique

1.1 Qu'est-ce que l'identité

L'identité est un processus dynamique en perpétuelle construction qui s'élabore tout au long de la vie et il en existe plusieurs types, qui sont encapsulées les unes dans les autres : l'identité personnelle, sociale et culturelle en sont quelques exemples.

Selon Erikson¹, psychanalyste, l'identité personnelle correspond à un sentiment conscient de spécificité individuelle, à un effort inconscient de produire une continuité d'expérience vécue et un sentiment d'être en accord avec les idéaux d'un groupe. Les éléments nécessaires à la délimitation de l'identité sont :

1. La perception de la similitude avec soi-même et sa propre continuité dans le temps et l'espace ; le sentiment d'être toujours le même que dans son enfance.
2. Le sentiment d'unité personnelle, découlant de la similitude avec soi-même et sa propre continuité, qui est sécurisant et dynamique.
3. La perception que les autres reconnaissent cette similitude, et cette continuité de l'image de soi dans l'espace et dans le temps.

L'image de soi sera l'élément de base de l'identité personnelle. L'autre a également un rôle primordial : il est le garant ou non de la cohérence de l'identité personnelle.

Ceci nous amène à l'identité sociale : le groupe est un ensemble d'individus ayant une caractéristique commune et chaque personne est simultanément inscrite dans plusieurs groupes sociaux. C'est la connaissance de son appartenance à ces différents groupes qui confère l'identité sociale.

« Pour que « je » ait une identité personnelle, il faut que « ils » reconnaissent « je », et il faut surtout que « je » ait la perception de cette reconnaissance » (Erikson E., 1998, p.87). Tome², psychologue, est du même avis puisqu'il préconise que le mécanisme de reconnaissance intervient à partir de l'expérience de rapports habituels entre le « moi » et les « autres » ; il acquiert un certain savoir de ce qu'il est pour l'autre et il peut s'y reconnaître. La reconnaissance de « moi » par rapport à « moi » passe par les autres.

« Je » suis reconnu par « eux », donc j'existe; et si le « je » personnel est semblable au « je » perçu par les autres, à ce moment là, j'ai une identité personnelle reconnue, et par moi, et par les autres. Le regard d'autrui est donc l'élément confirmant de l'identité sociale.

¹ (1998, p. 87-88).

² (1972, p. 30).

Au sujet de l'identité culturelle, Mecheri³, sociologue, affirme que l'identité personnelle et psycho-sociale (« moi » et « les autres ») se trouvent réunies à travers l'identité culturelle ; elle se traduira donc par un « nous » (moi et les autres) régi par le même devenir culturel (habitudes, coutumes, etc.). En d'autres termes, l'identité culturelle est le partage par des individus d'un même patrimoine culturel composé de représentations, croyances, valeurs, mythes fondateurs, coutumes, rituels et fêtes.

L'adolescence est une période particulière pendant laquelle le problème de l'affermissement du sentiment d'identité personnelle pour soi et autrui est crucial. Erikson⁴, de nouveau, souligne que c'est chez l'adolescent que l'on peut mieux observer la quête d'une identité nouvelle, mais stable, et cela dans son effort persistant pour se définir, surdéfinir et redéfinir lui-même, ainsi que les autres.

Il s'agit donc d'une période de vulnérabilité pendant laquelle se croisent la recherche et l'interrogation identitaire : les mouvements psychiques qui accompagnent la construction identitaire à l'adolescence sont, selon Idris⁵, psychoanthropologue, concomitants de la quête d'appartenance. La construction de l'identité à l'adolescence relève d'un processus complexe faisant appel à des élaborations individuelle et collective, culturelle et sociale, institutionnelle, etc. Pendant la crise d'adolescence, le sentiment d'identité du Moi augmente avec la confiance qu'il existe une correspondance entre ce que pense être l'adolescent et la façon dont il est perçu par autrui. A ce moment se construit une représentation de soi assez stable et intégrée pour être projetée dans le temps.

Cependant s'identifier à un groupe n'amène pas automatiquement les autres à vous identifier comme un membre à part entière de ce groupe : Sayad⁶, sociologue, estime que la définition qu'on donne de soi est aussi fonction du contexte et de l'intention qu'on devine à travers ce contexte, c'est-à-dire à travers la définition que les autres engagent dans celui-ci. En ce qui concerne les enfants de migrants, Mecheri⁷ ajoute qu'on n'existe pas sans les autres : les autres font de vous l'image que vous avez de vous-même. Les problématiques liées à la construction identitaires sont nombreuses⁸, nous reviendrons sur certaines d'entre elles plus loin.

³ (1984, p. 102, 105).

⁴ (1998, p. 88-89).

⁵ (2005, p. 46).

⁶ (1999, p. 359).

⁷ (1984, p. 112).

⁸ « Autour de l'identité vont se coaguler une douzaine de problèmes qui se chevauchent en se nuancant les uns les autres (Warren R. P., 1965) ».

1.2 Qu'est-ce que la culture

La culture est une notion qui recouvre plusieurs domaines et, par conséquent, demeure un peu floue. Essayons de la délimiter.

Kaës⁹, psychanalyste, énonce que la culture comprise collectivement est un mode d'être, de penser, de rêver, etc., propre à un groupe humain, une société, un peuple. Elle est faite par et pour l'homme, son porteur, créateur et créature de culture. Chacun, à chaque génération, en partant d'un texte premier – trouvé – s'autorise à introduire toutes les variations qui lui permettront de reconnaître dans ce qu'il a reçu en héritage, non pas un dépôt sacré et inaliénable, mais une mélodie qui lui est propre – créée.

Marie Rose Moro¹⁰, pédopsychiatre, approfondi cette définition : la culture est simultanément un fait extérieur et intérieur, collectif et profondément intrapsychique et intersubjectif dans le lien avec l'autre. La culture est un élément interactif, elle est de l'ordre du lien entre soi et les autres et entre soi et le monde : c'est en effet un système de liens. Elle est également un système linguistique et philosophique mais aussi extrêmement concret : un style vestimentaire, la manière de se comporter et de manger. La culture est aussi un système corporel, c'est quelque chose qui marque nos corps, qui nous « fabrique » : elle s'inscrit donc dans notre corps, il y a toujours une transmission corporelle de la culture. La dernière dimension - par ailleurs toutes sont unies entre elle - est intrapsychique : je m'approprie des éléments culturels, je les mélange aux éléments de ma famille et à mes caractéristiques personnelles et j'en fais quelque chose d'individuel et de différent. Donc à l'intérieur d'un système culturel collectif, j'ai ma lecture personnelle et chacun a la sienne, selon son expérience individuelle. Cette dimension est très importante car elle est présente lorsque, par exemple, on se trouve face à une situation qui n'a pas de sens mais à laquelle on doit en donner un. C'est ici que l'on cherchera des théories pour mettre du sens au désordre.

La culture nous construit donc, mais, avec notre apport personnel, nous participons en même temps à sa construction : ainsi elle se réactualise indéfiniment en passant d'une génération à l'autre.

Moro¹¹ affirme également que l'aspect temporel a une place importante : la dimension intrapsychique, c'est-à-dire intra individuelle, peut se modifier dans le temps mais il n'y a pas de période précise parce qu'une conception culturelle peut s'effacer progressivement et réapparaître à d'autres moments. La culture peut donc se rigidifier surtout en présence d'éléments particuliers, néanmoins elle se modifie constamment avec des rapports de forces et

⁹ (2005, p. 210-211).

¹⁰ (2004, p. 59, traduit de l'italien).

¹¹ (2004, p. 79).

des moments de rupture. La culture est également inscrite dans l'histoire de la personne mais elle implique des éléments liés à l'histoire entre les peuples, par conséquent l'histoire coloniale de la France, par exemple, aura un effet sur la façon dont les immigrants des pays anciennement colonisés voient les Français.

1.3 Comment la culture construit l'identité

L'ethnopsychologie et la psychologie interculturelle postulent la non-universalité de la pensée occidentale : il y aurait des pensées, et par conséquent des représentations, qui diffèrent selon les endroits, notamment en ce qui concerne la construction d'un individu et de son identité. La notion d'identité diffère d'une société à une autre selon la conception de la personne qui prédomine. Chaque culture indique les étapes à suivre, les principes à respecter et définit ainsi la norme pour « fabriquer » correctement un enfant et le faire devenir un sujet à part entière (en d'autres termes, son développement).

Nathan¹², un des fondateurs de l'ethnopsychiatrie, confirme que personne ne « fabrique » seulement un enfant. Nos connaissances biologiques objectives nous voilent un fonctionnement psychique et culturel fondamental : tout enfant est fabriqué au confluent d'une union biologique et d'une alliance culturelle, renouvelée à chaque génération. L'affiliation est le système par lequel l'enfant est fabriqué, non en tant qu'hypothétique « humain universel », mais en tant qu'« être de culture ». Les mythes de fondation racontent, la plupart du temps, la naissance de l'être humain culturel et représentent l'alliance culturelle. L'une des fonctions des mythes est de dérouler, en contrepoint des observations empiriques, un récit permettant de dénouer la contradiction originnaire (comment un homme naît-il d'un couple hétérogène ?).

Penchons-nous un instant sur la signification des mots « filiation » et « affiliation ». En ce qui concerne le premier, le Nouveau Petit Larousse énonce : « Ligne directe des aïeux aux enfants ou des enfants des aïeux ».

Affilier signifie partager un ensemble de valeurs caractéristiques d'un groupe donné, la lignée ; celle-ci est une sorte d'être collectif auquel les enfants doivent rapidement s'identifier. Il s'agit d'une réaffiliation au groupe d'origine qui possède déjà une identité propre. Le processus d'assimilation au groupe et le développement consistent à devenir ce qu'il est déjà : l'identité

¹² (1991, p. 13-14, 20).

n'est pas à construire car elle préexiste à la naissance. Certains facteurs sociaux sont les catalyseurs de l'entrée dans ce groupe, comme les rites d'initiation et les rites de passage.

La société occidentale fonctionne autour de l'individu, tandis que les sociétés dites traditionnelles se basent sur la collectivité. Ainsi l'enfant est d'abord inscrit dans le « nous » pour ensuite faire émerger le « je ». Dans les sociétés non-occidentales, ce sont les noeuds de relations qui priment et le sujet n'existe que par ses appartenances, d'où une grande solidarité et coopération entre les membres du groupe. Chacun se définit en se référant aux membres du groupe et la conduite de chacun est codifiée en fonction de la place qu'il occupe dans le groupe : celle-ci détermine son rôle et son statut. La cohésion du groupe dépend de la conformité sociale, qui est donc très importante ; ainsi la construction identitaire est décrite et perçue de façon différente, selon la culture de référence.

De même l'alliance entre deux familles donne un nom aux futurs enfants : il fait partie de leur identité, le nom de famille rattache l'enfant à sa lignée paternelle et l'oblige à respecter un interdit. Les enfants sont soit des ancêtres qui reviennent sur terre afin de poursuivre ce qu'ils ont à accomplir, soit des premiers arrivants dont le rôle est de perpétuer le cycle de vie et de servir de récompense aux vivants les plus méritants. Chaque groupe a son tuteur auquel il doit respect et protection.

Dans ces sociétés, le choix de l'épouse repose sur plusieurs critères dont les plus importants sont la nature, le lien de parenté et l'origine de son groupe. La nature correspond aux choses constitutives d'un être humain : elle le définit, donne la perspective et l'ensemble des possibles. La nature est considérée comme la base du socle identitaire : elle est fonction du nom de famille, du système de valeurs, de l'histoire de la naissance et de l'identification du prénom. Il faut donc s'assurer que les époux ont une nature compatible.

Un autre exemple est celui des rites initiatiques : Idris¹³ nous dit que, dans beaucoup de sociétés traditionnelles, la liberté pour les jeunes garçons fait l'objet d'une conquête car une liberté gratuite semble être néfaste pour l'adolescent en construction d'identité. Les jeunes garçons doivent s'affronter à un « inconnu » maîtrisé par des adultes extérieurs à la filiation.

La société française, elle, s'emploie à construire, à travers l'école notamment, une unité nationale et à forger une identité de citoyen français républicain. Gommer les croyances particulières, déconstruire des identités locales et régionales au profit d'une identité nationale ; former des citoyens attachés à leur patrie et favoriser le progrès économique et social.

« Le contre transfert culturel est la difficulté à se transporter dans un autre système culturel et à imaginer qu'il soit possible, au sein d'une famille par exemple, qu'un enfant ait plusieurs mères ou plusieurs pères et des frères de générations différentes. Ceci est possible dans les

¹³ (2005, p. 48-49).

sociétés traditionnelles car la structure familiale est culturelle, et non biologique (Moro M.-R., 2004, p.65) ».

1.4 Comment se construit l'identité dans le contexte migratoire

Pour que se constitue une génération issue de l'immigration, une migration doit avoir lieu. Mais toutes les migrations ne s'équivalent pas : le pays d'immigration a-t-il le même niveau économique que le pays d'origine ? La nouvelle situation socio-professionnelle est-elle valorisante ? Le départ a-t-il été décidé dans des conditions extrêmes (guerres, persécutions, etc.), lors d'une diaspora (collective) ou d'un exil (individuel), ou bien dans des conditions plus sereines ? Les pays font-ils partie de la même aire culturelle ? Y-a-t-il un lien particulier entre ces pays ?

« Dans le cas particulier de la France et de son empire colonial, on retrouve toutes les imbrications qui lient l'une à l'autre la colonisation d'hier et l'immigration d'aujourd'hui, celle-ci étant le prolongement de celle-là (Sayad A., 1999, p.327) ».

Ces distinctions doivent être prises en considération lorsque l'on analyse l'impact de la migration sur le psychisme des individus. Néanmoins, lorsque la migration est décidée (sur expertise d'un membre de la communauté d'origine), il y a toujours une rupture de l'enveloppe culturelle et un traumatisme du déplacement plus ou moins important.

Sayad¹⁴ affirme que l'immigration ne peut se concevoir, ne peut s'accomplir et se perpétuer qu'à la condition qu'elle repose sur toute une série d'illusions collectivement entretenues, partagées par tous les partenaires. Moro¹⁵ partage ce point de vue : de même que pour la culture, la migration est un élément collectif aussi bien qu'individuel, elle a une dimension sociale mais aussi une dimension sensorielle très forte. Elle peut marquer à travers la souffrance et est parfois traumatique, elle constitue une rupture qui peut avoir des conséquences autant créatives que douloureuses. En conclusion, il y a la culture, la vie dans le pays d'accueil mais aussi l'exil, qui est le lien maintenu avec le pays d'origine.

Les couches de protection peuvent être ainsi rompues, non seulement par la distance géographique avec les personnes restées au pays, mais aussi par le différent fonctionnement de la société d'accueil.

Selon Sayad¹⁶, il y a la contradiction entre l'ordre communautaire de la société d'origine, d'une part, et, d'autre part, l'ordre plutôt « individualiste » qu'on découvre, qu'on subit et

¹⁴ (1999, p. 420).

¹⁵ (2004, p. 62).

¹⁶ (1999, p. 421).

qu'on apprend dans l'immigration. Confronté à toutes ces contradictions indispensables qui constituent son univers social, l'immigré est contraint, faute de ne pouvoir ni les résoudre sur place et en leur temps, ni les désertir en mettant fin à son immigration, de les redoubler au péril, parfois, de son équilibre social ou psychique.

De cette manière, la personne perd les éléments traditionnels et se sent doublement étranger : dans le monde où il se trouve et à celui dont il est originaire, qui continue d'évoluer en son absence. La présence non nationale, dans une nation, est exclue du politique. La réduction de l'immigration à sa seule dimension économique est une autre condition du phénomène ; la contradiction fondamentale du « provisoire qui dure » se transpose de l'ordre temporel à l'ordre spatial : comment continuer à être présent là où on est absent ?

Corrélativement, comment s'accommoder de n'être présent que partiellement et, par suite, d'être, d'une certaine manière, absent moralement là où on est présent physiquement ?

Cela est vrai aussi, aujourd'hui, des immigrés qui, parce qu'ils sont hors de leur nation, parce qu'ils sont coupés de leur nationalité, puisque en rupture avec le champ d'application de celle-ci et, plus largement, de la vie quotidienne de leur nation, n'ont plus l'occasion ni de « pratiquer » activement ni d'éprouver positivement leur nationalité. N'ayant plus, en fait de nationalité d'origine, que le sentiment d'origine (diffus chez les uns et intense chez les autres) d'une appartenance à une nationalité désincarnée, privée de ses attributs, ils portent, eux aussi, leur nationalité à l'intérieur d'eux-mêmes ; mais, cette fois-ci, à la différence des colonisés, parce qu'elle leur est tout à fait extérieure, parce qu'elle est à *distance*.

Moro¹⁷ ajoute qu'une société, à partir du moment où elle accueille des personnes immigrées, n'est plus la même et c'est de même pour l'individu. Elle entre dans un processus dynamique, comme la culture : on part de ce que nous sommes, on s'en éloigne et on se dirige vers une nécessaire transformation.

Naître ici, c'est mourir ailleurs. La naissance est une mort et la mort une naissance.

Il n'y a pas de migration sans changements donc, alors quelles implications pour la famille et les enfants ?

Seidita¹⁸, psychologue, affirme que ce n'est pas la famille en tant que telle à être fragile, mais c'est l'émigration qui modifie sa stabilité familiale. La migration accélère la transformation des modèles et des systèmes familiaux (un changement qui a déjà lieu, par exemple, entre le modèle des nos grands-parents et le nôtre). Les migrants se retrouvent sans une partie du réseau social, qui est resté dans le pays de provenance.

¹⁷ (2004, p. 77).

¹⁸ (in Moro, 2004, p. 45, 47).

Idris¹⁹ nous explique que les parents migrants ne disposent pas de place dans le pays d'accueil. Ils doivent pourtant y jouer des rôles et y assurer des fonctions ; cette absence de place se double de difficultés et de désinvestissement de leur capital symbolique et de sa transmission aux enfants. Les places des parents dans le pays d'origine restent entières, mais vacantes.

L'écart et opposition culturels entre le dedans (famille et parents) et le dehors (la société) représentent un risque de mauvaise construction identitaire pour l'enfant, avec toutes les possibles difficultés et dysfonctionnements qu'amène une identité fragmentée et cloisonnée.

« Les problèmes actuels posés par les métissages de population ne sont ni politiques ni sociaux, je le crois avant tout : mythologiques ! (Nathan T.,1991, p.21) ».

Mecheri²⁰ pense qu'un changement d'ordre culturel et historique peut se révéler traumatisant pour la formation de l'identité : il peut faire craquer, chez l'enfant, la consistance intérieure de sa hiérarchie. L'identité de soi gagne sa véritable force par la constante reconnaissance de la réalisation, qui a une signification dans la culture.

Les enfants sont le lien entre le dedans et le dehors car ils sont les porteurs de la culture d'origine dans les lieux publics de la société d'accueil. La question qu'ils se posent parfois est : à partir de quel monde dois-je penser ? L'enfant de migrant est confronté simultanément à deux façons de percevoir le monde.

Qui suis-je ? Telle est la question qui prédomine dans la préhension du phénomène d'identité culturelle du jeune immigré de la deuxième génération²¹. Selon Dounia Bouzar,²² anthropologue, la grande question de certains adolescents est : comment être musulman (le dedans) dans un pays laïc (le dehors) ? Mecheri²³ se demande quelle peut-être l'identité culturelle de ces jeunes : ils appartiennent à deux univers ayant des valeurs différentes, la société maghrébine et la société française. Ils vivent d'une part, leur culture maghrébine, régissant leur vie familiale et d'autre part, la culture occidentale, française, régissant tous les rapports extra-familiaux.

Si la communauté d'origine considère que par leurs comportements, ces enfants sont en train de s'en éloigner, elle peut leur transmettre un sentiment de « trahison », qui engendre une forte culpabilité chez ces jeunes. Idris²⁴ estime qu'une fois adolescents, ces jeunes en devenir ne peuvent s'autoriser à investir leur place dans la société d'ici, sans se sentir en trahison avec leurs parents. Ceux-ci peuvent également ressentir un sentiment de culpabilité, semblable à

¹⁹ (2005, p. 46).

²⁰ (1984, p. 108).

²¹ « Comment être Arabe et Occidental à la fois? Comment n'être de nulle part ? (Mecheri, 1984, p. 107) ».

²² (in Topaloff A., 2005).

²³ (1984, p. 7-8).

²⁴ (2005, p. 46).

celle des jeunes, cependant elle est plus souvent la conséquence d'un acte administratif (la naturalisation par exemple) que d'un comportement (contrairement aux enfants de migrants qui ont déjà, pour la plupart d'entre eux, la citoyenneté française).

Les mariages mixtes peuvent être considérés, eux aussi, comme une trahison : « [ils] ne sont pas bien vus par les deux familles qui se sentent trahies dans les règles et les traditions de références (Pourquoi se marier hors du groupe ? Qu'avons nous qui ne va pas ?) » Pour Mecheri²⁵, le mariage apparaît pour la famille immigrée comme le moyen de retrouver ses racines à travers un rite qui pérennise la tradition familiale (cf. l'alliance culturelle renouvelée à chaque génération de Nathan).

Selon Idris²⁶, le simple fait de disposer d'une place dans la société d'accueil est vécu par certains enfants de migrants comme incompatible avec le fait que les parents demeurent étrangers à la société d'accueil. D'autres la vivent comme une dépossession imposée aux parents par la société d'accueil : ils considèrent cette appropriation comme une violence de plus contre des parents fragilisés par les aléas de la migration. L'appropriation est avant tout une question de groupes particuliers qui portent l'individu membre et facilitent sa conquête d'une place dans une société différente de celle des origines des parents. Comment peut-on alors se sentir citoyen d'ici avec des parents étrangers venus d'un ailleurs inaccessible ?

Pour résumer ce qui a été exposé jusqu'à présent, on peut affirmer que la migration fragilise les parents et les enfants, tout particulièrement les adolescents qui traversent une période d'instabilité identitaire.

Moro²⁷ a mis en évidence trois moments critiques de vulnérabilité pour les enfants de migrants. Le premier est la période des relations précoces mère-bébé, pendant la première année de vie, le deuxième est celui des grands apprentissages scolaires (lecture et écriture), qui coïncide avec l'entrée à l'école, et le troisième est l'adolescence.

Idris²⁸ considère que les adolescents doivent faire un gros travail de tri à chaque fois qu'ils tentent de s'installer dans l'un ou l'autre de ces deux espaces distincts. Sortir de son contenant familial pour s'insérer dans une société d'accueil où les parents sont étrangers expose ces adolescents à de multiples paradoxes. Ceux-ci représenteraient donc des risques pour le bon déroulement du processus de construction identitaire.

²⁵ (1984, p. 73).

²⁶ (2005, p. 46-47).

²⁷ (2004, p. 54).

²⁸ (2005, p. 46).

1.5 Le malaise des jeunes issus de l'immigration

La situation semble complexe, les interrogations identitaires des jeunes de seconde génération ne datent pas d'hier (en témoigne la date de publication de certains ouvrages) et sont probablement l'expression d'un malaise.

Malewska-Peyre²⁹, sociologue, pense que la thèse selon laquelle l'adolescent enfant de migrant rencontre des difficultés spécifiques au niveau de la formation de son identité commence à faire son chemin dans le milieu du travail social. Les problèmes spécifiques de ces jeunes qui vivent la transplantation de leur famille et qui participent aux deux univers culturels semblent être reconnus. Le problème économique voile souvent la problématique culturelle et psychologique spécifique aux situations de transplantation, ce d'autant plus que l'âge de l'adolescence est une période de mutations et de transformations. L'image de soi peut ainsi être vécue douloureusement.

Malewska-Peyre appelle l'identité négative le sentiment d'être mal considéré par les autres, de mal maîtriser l'environnement, de ne pas pouvoir influencer sur les choses et les êtres, de faire des comparaisons défavorables pour soi, d'avoir un ensemble de représentations de soi plutôt négatif. Dans les sociétés occidentales, une appréciation exclusivement négative de soi, aussi bien que l'éclatement et l'incohérence de l'image de soi, sont considérés comme des symptômes pathologiques.

« Nous les immigrés, on n'a plus de pays, il faudrait qu'on s'en invente un... Prêt pour le mythe du départ... Prêt pour la délinquance... A partir de seize ans, pour le jeune immigré de la deuxième génération, va commencer la quête éperdue... sans fin... d'une véritable identité... (Mecheri H.-F., 1984, p.62-63) ».

D'un autre côté, il y a aussi le sentiment de rejet provenant de la société, qui est devenue la leur aujourd'hui. Malewska-Peyre³⁰ constate que ces jeunes ont le sentiment d'être traités différemment des jeunes français quand ils cherchent du travail, quand ils sont à l'école, quand ils veulent participer aux activités d'une Maison de jeunes ou simplement quand ils veulent rester en France.

Dans le cadre de l'Education Nationale, J.-P. Payet, et A. Van Zanten³¹, sociologues, ont remarqué que dès lors que les établissements scolaires, dans les quartiers et les communes à forte composante immigrée, voient leur réputation définie pas la « couleur » de leur public,

²⁹ (1989, p. 117-118, 122).

³⁰ (1989, p. 120-121).

³¹ (1996, p. 103).

l'évitement ou le terme d'un processus de ghettoïsation peuvent être trouvés. Officieusement, des classes « préservées » sont proposées aux parents prêts à fuir l'établissement.

Selon Sayad³², il est un discours dont la fonction est de rappeler que l'intégration, dont on parle et telle qu'on en parle est, dans leur cas, une affaire toujours à recommencer, toujours à continuer, jamais achevée, qu'elle est une réalisation inaccomplie, donc toujours susceptible d'être révoquée. Discours éprouvé par les intéressés eux-mêmes comme désobligeant à leur endroit, voire blessant pour leur amour-propre – et on pourrait presque dire pour leur « amour-propre national », aussi bien en tant qu'ils sont français qu'en tant qu'ils auraient pu être autres que français, en référence à cette autre nationalité possible qui continue à hanter tous les esprits, le leur comme celui de leurs observateurs qui les regardent et ne cessent de les interroger et s'interroger sur eux.

Le discours sur l'intégration, quel qu'en soit le contenu, qu'il en loue la réussite même si on ne sait pas les critères de son évaluation ou, au contraire, la jugeant insuffisante, qu'il s'acharne à en assurer la promotion, ou pire que tout cela, qu'il en décrète l'impossibilité le plus souvent sur la base de simples préjugés (en raison de l'origine ethnique ou nationale, en raison d'un certain nombre de dispositions culturelles, en raison de l'appartenance confessionnelle, etc.), peut se révéler être un discours de discrimination et d'exclusion.

Les enfants de migrants sont « français en droit » sans l'être complètement dans les faits, ni objectivement, en raison des discriminations et exclusions multiples dont ils sont victimes (à cause, apparemment, des seules), ni surtout subjectivement en raison du sentiment qu'ils ont d'être victimes de ces exclusions et discriminations fondées sur les seules origines.

Sayad³³ ajoute que contrairement aux apparences, les enfants des familles immigrées occupent, dans le champ des rapports de force symboliques, une position encore plus dominée et plus critique que la position de leurs parents : ils ne peuvent ni quitter la partie dans laquelle ils sont engagés, ni même feindre de n'être point concernés.

Sous l'effet de la discrimination spatiale, qui est aussi et nécessairement une discrimination sociale et culturelle par l'intermédiaire de l'espace, certaines cités des banlieues des grandes agglomérations (Paris, Lyon, Grenoble, Marseille, etc.), cités de transit et cités de HLM habitées exclusivement ou majoritairement par des familles immigrées, le plus souvent maghrébines, ont été revendiquées durant les affrontements récents comme de véritables territoires « indépendants » qu'il s'agit de s'approprier contre la population française, nationalement et socialement différente, et surtout contre la police, gardienne de l'ordre social et spatial : « nous sommes ici chez nous ! La cité est à nous ! ». Cela doit être entendu comme

³² (1999, p. 357).

³³ (1999, p. 361, 365).

ceci : « Nous (stigmatisés) sommes chez nous, dans notre espace stigmatisé qui nous stigmatise et que nous stigmatisons ». Ces slogans sont autant de manifestations d'auto-affirmation.

Dounia Bouzar³⁴ estime que cette ethnicisation des phénomènes sociaux est dangereuse : aborder la question sous cet angle renvoie les jeunes à leur condition d'étrangers, comme si les banlieues faisaient partie du Maghreb. Cette approche ferait fi des dizaines d'années d'installation des familles en France, qui ont abouti à la revendication des jeunes d'être Français. Il leur a fallu des années pour dépasser leur statut d'immigré, comprendre qu'il n'était pas héréditaire et concilier l'idée que, même s'ils venaient de là-bas, ils pouvaient se construire ici.

A cause de ce message contradictoire, ces jeunes sont de plus en plus récalcitrants à adhérer à la société française. « Ce sont des enfants « suspendus » car ils suspendent leur inscription dans le nouveau monde (Moro M.-R., 2004, p.65) ».

Certains chanteurs et groupes musicaux, la plupart issus du hip-hop ou du r'n'b (abréviation pour rhythm and blues), abordent quelques thèmes directement liés à cette problématique. Pour n'en citer que quelques-uns, on trouvera Wallen (verlan de Nawel), jeune fille d'origine maghrébine, qui parle dans l'une de ses dernières chansons de la quête de repères et de racines (cf. textes en annexe). Kayna Samet, autre jeune fille d'origine algérienne, intitule, de manière emblématique, son premier disque « Entre deux Je ».

Sniper, groupe formé de trois jeunes hommes d'origine maghrébine, se disent « Pris pour cibles » (titre d'un de leurs opus les plus connus), et le Saïan Supa Crew, groupe composé de six jeunes hommes d'origine maghrébine, antillaise et nigériane, a écrit un véritable pamphlet (« La preuve par trois ») qui décline les différentes discriminations et attitudes racistes qui existeraient actuellement entre les communautés.

Le paroxysme de ce phénomène a probablement été atteint lorsqu'une pétition est lancée, via Internet, sur le thème de la colonisation³⁵.

³⁴ (2005).

³⁵ « Nous sommes les indigènes de la République ! », www.oumma.com, cf. texte intégral en annexe.

1.6 Stratégies identitaires

Face à cette situation les individus développent des stratégies identitaires : quelles sont-elles ? Malewska-Peyre³⁶ en dénombre sept, qu'elle nomme « stratégies identitaires devant la menace », c'est-à-dire l'ensemble des manœuvres qu'un sujet adopte pour éviter l'angoisse ou la dévalorisation. Il s'agit de réactions inconscientes de défense, mais également de réponses conscientes actives.

- La suppression de l'angoisse : le refoulement

C'est une stratégie de déréalisation, de transformation de la réalité pénible, pour mieux la supporter. Cependant le refoulement augmente l'angoisse et peut produire des troubles fonctionnels.

- L'intériorisation de l'image négative

Elle implique une soumission, sinon culpabilité de l'être qu'on est. La stratégie acceptée est de « ne pas se faire remarquer, ne pas déranger, ne pas trop demander ».

- Agressivité

Elle peut être dirigée vers soi ou vers les autres. Dans le premier cas, nous aurons souvent affaire à des symptômes de destruction de soi. La deuxième extériorise le problème et permet de garder sa dignité, mais elle a un coût social : les réactions agressives sont sévèrement réprimées.

- Stratégie d'assimilation

Ressembler le plus possible aux nationaux, physiquement et culturellement. Les essais de changement culturel et le conformisme culturel peuvent être plus ou moins superficiels. Dans certains cas, il y a assimilation instrumentale, c'est-à-dire ne pas changer son identité culturelle « au fond de soi ».

- La revalorisation de sa singularité

Elle s'exprime dans un souci très fort de sauvegarder des liens avec son pays d'origine et sa culture, et de préserver sa nationalité d'origine, au besoin par l'acquisition de la double nationalité. C'est une réaction à la dévalorisation d'un groupe ethnique ou d'une culture.

Cette réaction tend parfois vers l'idéalisation de son groupe ethnique et vers le développement d'une attitude critique envers la civilisation occidentale. Au moment où le problème d'infériorité de la position sociale concerne un groupe, les stratégies deviennent des stratégies collectives.

³⁶ (1989, p. 123-129).

« Face à une société occidentale où il vit, il ne peut brandir que l'image lézardée d'une culture parcellaire et multiforme, qui n'est pas « acquise », ni « comprise », mais qui est vécue comme le vague code moral des parents (Mecheri H.-F., 1984, p.106) ».

Sayad³⁷ affirme également que beaucoup de musulmans ayant eu, pour une raison ou pour une autre, la nationalité française s'acharnent davantage à prouver qu'ils sont de bons musulmans pour eux-mêmes et pour les autres (musulmans et non) en multipliant les marques les plus ostentatoires de leur fidélité à leur foi.

- Stratégies intermédiaires

Le sujet recherche des similitudes avec les groupes majoritaires sans renoncer à sa propre différence.

- Stratégie de compensation

Elle consiste dans l'acquisition d'une autre image de soi. Certains délinquants disent qu'ils ont fait « des conneries pour se valoriser » : la délinquance reste parfois la stratégie la plus facile et la plus efficace dans l'immédiat pour gagner de l'argent et du prestige.

Mais comment doit-on comprendre ces stratégies ? Malewska-Peyre³⁸ apporte à nouveau un éclaircissement : les problèmes identitaires de ces jeunes seraient en grande partie fonction de leurs différences, aussi bien économiques que culturelles, et seraient liés à la perception de leurs différences et de l'étranger à une « identité prescrite » appliquée à certains groupes minoritaires. La discrimination entraîne souvent des blocages et la dévalorisation de l'identité ainsi que des contradictions culturelles : parfois certains enfants de migrants nient ce sentiment de discrimination, parfois ils l'intériorisent, parfois se révoltent et, au moindre signe de différenciation, ils se sentent très concernés. Toujours selon Malewska-Peyre, plusieurs recherches montrent que la dévalorisation de l'image de soi est fortement liée aux opinions négatives que les parents et les enseignants ont porté sur l'individu au cours de sa socialisation. Et à Mecheri³⁹ d'ajouter que le jugement positif ou négatif porté sur ces adolescents peut influencer leur comportement ; d'où une auto-attribution de l'image négative et un sentiment d'être l'objet d'appréciations négatives, selon Malewska-Peyre⁴⁰.

Mecheri⁴¹ estime que les adolescents remettent en cause l'image façonnée depuis l'enfance, mais cette image sert de ferment à la redéfinition d'une nouvelle identité. Or, le jeune enfant de migrant, n'ayant pas de « cohérence », au niveau des messages reçus, c'est-à-dire, de la

³⁷ (1999, p. 354).

³⁸ (1989, p. 130, 118, 121).

³⁹ (1984, p. 111-112).

⁴⁰ (1989, p. 121).

⁴¹ (1984, p. 106-110).

perception qu'ont les autres de lui-même, ne peut remettre en cause une identité qu'il a du mal à percevoir lui-même. La crise d'identité des jeunes de deuxième génération résiderait alors dans la difficulté qu'ils ont à percevoir clairement d'une part, quels sont les groupes d'appartenance (nous), et quels sont les groupes d'opposition (eux). Ainsi il ne pourra se situer par rapport aux autres qu'en tant que « somme diffuse de rôles contradictoires ».

Lorsque la définition de soi, pour des raisons personnelles ou collectives, s'avère trop difficile, il en résulte un sentiment de confusion des rôles : le jeune oppose, plutôt qu'il ne synthétise, ses alternatives sexuelles, techniques, professionnelles et typologiques, et se sent souvent poussé à se décider définitivement et totalement pour un côté ou pour un autre. Il aura tendance à survaloriser ou à dévaloriser un des aspects bien précis de sa personnalité, en occultant tous les autres (stratégie de revalorisation de sa singularité).

Dans la mesure où la famille apparaît comme le premier maillon de la chaîne sociale, si cette dernière ne véhicule pas les valeurs reprises en compte par les autres structures sociales, il ne peut se mettre en place un processus de socialisation satisfaisant, donc d'acceptation de soi-même.

« Pendant toute la phase pré-pubertaire de son développement le jeune immigré a rationalisé un conflit plus que latent (Mecheri H.-F., 1984, p.59) ».

Les enfants de migrants confrontés à deux cultures ont été amenés à se définir une attitude par rapport à tous les problèmes posés par la cohabitation au sein d'une même personne de deux structures psychosociales différentes. Or cette attitude n'est pas sereine, elle est avant tout faite de choix conflictuels. Mecheri⁴² pense qu'il peut difficilement y avoir fixation à une identité culturelle dans la mesure où l'autre réalité culturelle joue un rôle de « dysfonction » dans la perception que peut avoir l'individu de sa propre cohérence culturelle.

« Le conflit entre deux systèmes de valeurs, de rôles, dû au choc de deux conceptions culturelles de l'homme, amènent des perturbations du phénomène d'identité (Mecheri H.-F., 1984, p.98) ».

Un de ces phénomènes les plus marquants est la délinquance : déjà un rapport du Sénat⁴³ mettait en évidence son étendue et la « surdélinquance des jeunes issus de l'immigration (p.46) ». Mecheri⁴⁴ nous explique que la non-possession de l'identité, qu'elle soit personnelle et/ou culturelle, à travers le dysfonctionnement culturel, amènerait l'apparition de ce qu'on peut appeler « la délinquance des jeunes immigrés ».

⁴² (1984, p. 105).

⁴³ (2002).

⁴⁴ (1984, p. 100).

Idris⁴⁵ développe une explication plus approfondie : selon lui, la souffrance migratoire, l'échec scolaire, tout comme dans les autres champs de la vie, constituent une grande prison dont on ne peut se libérer que par une mort physique, sociale ou culturelle. Par exemple, les stratégies identitaires citées auparavant qui suppriment une partie des appartenances culturelles. Il s'agirait donc, pour beaucoup de ces jeunes, de se retrouver.

D'un autre côté, il est question d'un véritable travail de renonciation à l'identité comme une seule défense pour échapper à une menace d'anéantissement. C'est une manière de contraindre les parents à renoncer à eux en tant que mandateurs, comme pour les aider à se dégager de la culpabilité de les avoir mis au monde dans l'ailleurs, où ils n'ont pas de place. Ils se manifestent comme des coquilles vides de valeurs d'Ici et de celles de l'Ailleurs, d'où leur disponibilité à tout prosélytisme politique, religieux ou idéologique.

Idris⁴⁶ estime que la discontinuité ou l'absence de passerelles entre ces deux mondes, la circulation des représentations au niveau psychique, se transforme par des mouvements sans mémoire, au niveau réel. C'est à ce moment que l'on constate les passages à l'acte qui confrontent ces jeunes à la loi de la société d'accueil, à laquelle ils sont appelés à appartenir.

Dans ce sens, le passage à l'acte est un mouvement aveugle à la recherche de limites entre plusieurs mondes. La confrontation avec la règle et la loi du dehors est motivée par le constat douloureux de la fragilité des parents. La fonction de l'infraction est d'ouvrir le dedans vers le dehors et vice versa, avant de finir par conduire l'infacteur de la loi vers l'une des frontières de l'appartenance : la prison. Ainsi aller en prison est un mouvement de sortie en dehors de la société, son but étant d'y revenir marqué par une expérience singulière. C'est comme si les enfants de migrants se devaient d'entamer un voyage migratoire d'un autre genre, en miroir au voyage réel accompli par leurs parents.

Le passage à l'acte serait une contrainte qui libère et une sortie d'autres types d'emprisonnement. « Pour échapper à la double prison du dedans, beaucoup de jeunes « préfèrent » le passage par la prison de la société d'accueil de leurs parents et dont ils ne se sentent pas encore partie intégrante. C'est une modalité paradoxale pour y reconquérir une place qui leur a été offerte « froidement » dès leur naissance (Idris I., 2005, p.48) ».

Dans les sociétés traditionnelles, cette expérience n'est qu'un rite qui réussit à transformer la personne en la faisant grandir. Le passage par la prison serait un rite de passage par défaut, qui permettrait la conquête d'une autonomie et d'une liberté individuelle chèrement payées. La prison constitue pour certains jeunes en souffrance identitaire « un lieu transitionnel » pour sortir de la prison du clivage.

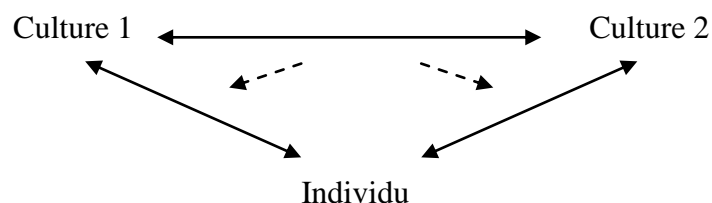
⁴⁵ (2005, p. 46-47).

⁴⁶ (2005, p. 47).

1.7 Un exemple de culture de l'entre deux: la culture des rues

La culture de l'entre deux peut être définie comme un lieu dynamique où les deux cultures interagissent avec le sujet et entre elles, à plusieurs niveaux (flèches continues). La nature des rapports que le sujet entretient avec chaque culture est influencée par l'interaction entre celles-ci (flèches en pointillé).

Exemple avec deux cultures



Les individus qui se trouvent dans cette position peuvent éprouver un sentiment ambivalent : d'un côté, ils ne se sentent appartenir pleinement à aucune culture, d'autre part ces personnes ressentent un attachement à plusieurs univers simultanément.

Dans son livre « Cœur de banlieue », David Lepoutre⁴⁷, anthropologue et ancien professeur au collège, décrit et illustre minutieusement tous les aspects de la culture des rues, à partir d'une étude réalisée dans une commune de la banlieue parisienne. L'attachement au quartier, le style vestimentaire et le langage particuliers ne sont que quelques éléments de cette culture de l'entre deux ; elle est de plus en plus présente puisque « les jeunes [qui] participent à la culture des rues font partie intégrante de la société française, dont ils constituent en l'occurrence, statistiquement parlant, un sous-ensemble non négligeable (Lepoutre D., 1997, p.15) ».

La culture des rues ferait donc partie de la culture française contemporaine et serait devenue une référence pour une partie de la jeunesse issue de la migration. Les exemples à ce sujet ne manquent pas, aussi bien dans des domaines plus strictement culturels (comme la musique, le cinéma ou le spectacle) que dans d'autres secteurs, tels que la création d'entreprise (essentiellement dans les vêtements de sport).

Le hip-hop, mouvement pluridisciplinaire né au début des années '80 aux Etats-Unis et arrivé en Europe à la fin des années '80, constitue un pilier très prolifique de cette culture. Depuis quelques années un tournant s'est produit avec l'apparition de thèmes plus directement liés à la réalité hexagonale: en 2004, est sortie la compilation « Raï'n'b fever » qui fait référence au raï

⁴⁷ (1997).

(musique traditionnelle algérienne) et au r'n'b (genre musical très à la mode), et au film « Saturday Night Fever » (littéralement la fièvre du samedi soir) qui réunit des artistes français de toutes origines. Relic, groupe de trois jeunes hommes d'origine maghrébine, a sorti un titre (Just Married) qui commente le déroulement d'un mariage traditionnel maghrébin, ou encore Kool Shen (d'origine portugaise), Rohff (d'origine comorienne) et Dadoo (d'origine africaine) intitulent leur morceau « L'avenir est à nous » pour fêter le succès et la longévité d'un genre musical (le hip-hop donc) auquel on prédisait une mort certaine (cf. textes des morceaux en annexe).

Le film le plus représentatif de la culture des rues est très probablement « La Haine » de Mathieu Kassovitz (1994), récit d'une nuit passée à Paris par trois jeunes venus de banlieue; en ce qui concerne le spectacle, Jamel Debbouze (d'origine marocaine) a été probablement le premier à mettre en scène la vie quotidienne des familles migrantes habitant les quartiers populaires. Dans le même courant on trouve Eric et Ramzy (le premier antillais, le second d'origine tunisienne) et Omar et Fred (l'un d'origine africaine, l'autre « franco-français »). Enfin, Mohamed Dia, Malamine Koné, tous les deux d'origine malienne, et Sully Sefil (métisse franco-africain) ont créé chacun une marque de vêtements de sport qui ont toutes réussi à s'implanter durablement sur le marché (Dia pour le premier, Airness pour le second et Royal Wear pour le dernier).

Néanmoins, malgré cette effervescence, le mécanisme de défense qui sous tend la naissance et le développement de cette culture de l'entre deux, qui entretient des « rapports d'opposition distinctive avec la culture adulte et dominante » (Lepoutre D., 1997, p.18), demande une adhésion assez stricte et rigide pour être considéré comme un membre à part entière. Tout écart de comportement et tentative d'individualisation sont vécus comme une trahison vis-à-vis du groupe, ceci peut amener des comportements déviants (telle la délinquance) et être un écueil pour la construction identitaire individuelle. Un jeune homme d'origine algérienne, interviewé par Sayad, s'exprime ainsi à ce sujet: « Aujourd'hui, je peux pas les lâcher, je peux pas... leur être infidèle. C'est comme ça. C'est pas parce que moi, je m'en suis tiré, j'ai un job, je gagne de l'argent, que les autres sont des riens, des vauriens, des incapables, qu'ils sont pas intelligents (1999, p.384) ».

Cependant un regard qui mélange information objective et sensationnel, qui peut dériver en stigmatisation, ne facilite pas l'affranchissement de ces jeunes. Ci-dessous un extrait d'un article paru dans Marianne⁴⁸, peu de temps après les incidents survenus lors de manifestations de lycéens, à Paris : « Le « casseur » version 2005 est jeune, en général mineur. Il est lycéen [...]. Il se distingue par son uniforme, pantalon ample, sweat à capuche, baskets, qui sont les

⁴⁸ (2005).

signes extérieurs de sa tribu. Il se prend au sérieux et mise sur la peur qu'il inspire aux autres [...]. Il est globalement en échec scolaire, mais ce mot n'a de sens que pour ses pédagogues. Il a déjà eu affaire à la police, pour des vols avec violence, et la menace d'une peine de prison ferme ne le tourmente pas outre mesure.

Peu organisé, il fait cependant preuve d'une solidarité sans faille avec ceux qui lui ressemblent – la solidarité des exclus [...]. Le premier sentiment qu'il exprime, lorsqu'on l'interroge, c'est la haine. Une haine sur laquelle Bamori, 16 ans, lycéen d'origine capverdienne, plaque ces mots comme s'ils coulaient de source : « Quand tu regardes l'histoire, tu vois que les Blancs, ils ont fait beaucoup de choses. Ils ont exterminé les Indiens et transformé les Noirs en esclaves. Ils ont toujours affiché leur supériorité [...]. On a la haine parce que l'emploi est fermé pour nous, s'exclame-t-il. La violence, il n'y a que comme ça que l'on peut se faire entendre (Ploquin F., 2005) ».

Ces derniers temps le modèle négatif, auquel s'identifient par défaut un grand nombre d'enfants de migrants, n'exerce plus autant d'attraction : en effet, ce modèle représente une défense vis-à-vis d'un sentiment d'exclusion sociale ; cependant les comportements d'opposition, et parfois agressifs, que ces jeunes adoptent les desservent à long terme, puisque ceux-ci ne font que perpétuer leur marginalisation de la société, à laquelle ils souhaiteraient pourtant appartenir. Ainsi certains artistes sont devenus, le temps d'un morceau, les portes paroles de ce changement de direction (cf. « Qui est l'exemple ? » et « Rélève la tête » en annexe).

1.8 Problématique

La question du malaise identitaire de la génération issue de l'immigration est étudiée depuis une vingtaine d'années environ. Deux exemples parmi d'autres : l'analyse de la Marche pour l'égalité de 1983⁴⁹ et l'ouvrage d'Hervé-Frédéric Mecheri, à propos de la quête d'identité de la seconde génération de 1984⁵⁰, affirment que les situations vécues par les enfants de migrants rendent leur construction identitaire individuelle complexe.

⁴⁹ « A Vénissieux, dans la banlieue lyonnaise, la cité des Minguettes, est plus qu'une ville dans la ville. Il y a vingt ans, pourtant, les Minguettes furent à l'origine d'un formidable espoir de fusion black-blanc-beur.

A l'automne 1983, après de graves émeutes répondant à des violences policières, une quinzaine d'habitants du quartier entamèrent une Marche pour l'égalité et contre le racisme qui, rebaptisée Marche des beurs, draina 100.000 personnes à Paris le 3 décembre 1983 et dont une délégation fut reçue à l'Élysée (Thiolay B., 20/11/2003, www.lexpress.fr). »

⁵⁰ Mecheri H.-F., (1984), *Maghrébins de la deuxième génération et/ou la quête de l'identité*, Paris, L'Harmattan.

Ce malaise serait-il différent de celui des autres adolescents ? Si c'était le cas, dans quelle mesure ? Pourquoi la culture d'origine est-elle présente, de façon ostentatoire parfois, dans leurs discours et comportements ?

La problématique que nous retiendrons est la suivante : pourquoi remarque-t-on que la quête identitaire des jeunes issus de l'immigration cause plus d'échecs scolaires et de déscolarisation (souvent précurseurs du chômage) ? De délinquance et, plus récemment, de comportements agressifs (violences en milieu scolaire et incivilités diverses) ?

1.9 Hypothèses

1.9.1 Principale

Dans un contexte multiculturel (présence de plusieurs cultures), la construction de l'identité individuelle peut rencontrer des complications.

1.9.2 Opérationnelles

-- La revendication culturelle n'est pas suffisante pour une identité d'appartenance, une connaissance théorique et pratique des éléments constitutifs est nécessaire.

-- Pour que l'identité multiculturelle ne soit pas un handicap, elle doit être constituée par chacune des cultures.

-- La démarche de construction identitaire individuelle peut amener des divergences de comportement, avec un sentiment de culpabilité.

-- L'identité collective ne doit pas empêcher la construction identitaire individuelle.

-- La culture de l'entre deux amène le sujet à affronter seul la construction identitaire individuelle, même lorsqu'il est porteur des cultures transmises.

-- Les familles migrantes peuvent, par manque de moyens, ne transmettre qu'une partie de leur culture d'origine.

-- La transmission partielle des cultures d'origine crée une vulnérabilité chez les enfants de migrants, notamment à l'adolescence, qui peuvent se retrouver en difficulté (échec scolaire, déscolarisation ou délinquance).

--Lorsque les migrants viennent de pays ayant une histoire conflictuelle avec le pays d'accueil, ceci a des conséquences sur la construction identitaire de leurs enfants.

II. Sur le terrain

2.1 Méthodologie

Nous avons mené une enquête par le biais d'un questionnaire distribué dans deux classes de seconde, d'entretiens individuels avec huit sujets et un entretien de groupe avec sept collégiens.

Les entretiens, individuels et de groupe, sont semi-directifs et ont été réalisés à l'aide d'un questionnaire (cf. annexe). Nous avons élaboré celui-ci afin de vérifier les hypothèses opérationnelles et pouvoir ainsi les confirmer ou les invalider. Nous souhaitons également observer la fréquence avec laquelle se présentaient ces hypothèses, sans pour autant effectuer d'analyse quantitative sur le matériel recueilli, étant donné la taille réduite de l'échantillon.

Après les questions d'identification génériques (âge, sexe, niveau d'étude, etc.), commencent celles qui entrent dans le vif du sujet : les deux premières questions (« Est-ce que tu penses appartenir à plusieurs cultures à la fois ? » et « Si oui, lesquelles ? ») introduisent le thème de la recherche et permettent de déceler un éventuel déni ou refoulement des appartenances culturelles du sujet. Les questions n°3 (« Comment trouves-tu cette situation à vivre ? ») et n°6 (« Ressens-tu parfois une opposition entre les cultures auxquelles tu penses appartenir ? ») font référence aux possibles conflits sous-jacents à la situation et aux oppositions que l'on peut ressentir entre cultures.

Les questions n°4 (« Y en a-t-il une dans laquelle tu te reconnais plus que dans les autres ? ») et n°5 (« Si oui, laquelle ? ») voudraient faire apparaître les éventuels dysfonctionnements (rigidité, cloisonnement, clivage) dans l'articulation des cultures entre elles. Enfin les questions n°7, 8 et 9 (« Penses-tu que ton sentiment d'appartenance à une culture serait renforcé par une bonne connaissance de la langue, l'histoire, etc. ? Envisages-tu d'approfondir ta connaissance de la/les culture(s) laquelle/auxquelles tu te sens appartenir ? Crois-tu qu'une meilleure connaissance de cette/ces culture(s) faciliterait la construction de ton identité ? ») renvoient directement à nos hypothèses opérationnelles, dont la meilleure connaissance des cultures auxquelles les individus s'identifient et le poids qu'il faudrait lui attribuer pour un fonctionnement psychique satisfaisant sont deux éléments.

Ont été retenues comme variables l'âge et le parcours scolaire : nous pensons en effet que le degré et la qualité de réflexion et d'élaboration, plus ou moins conscientes, du processus de construction identitaire peuvent être influencés par l'âge (à chaque tranche d'âge correspond une étape évolutive différente) et le niveau scolaire de l'individu (le parcours scolaire et l'orientation choisie ne sont pas toujours semblables pour les sujets d'une même tranche d'âge).

2.1.1 Entretiens individuels

Nous avons opté pour l'entretien semi-directif, aussi bien pour les entretiens individuels que pour celui de groupe, car il permet, au-delà des informations obtenues, d'apprécier les réponses et les réactions suscitées par les questions, et le thème en général, en temps réel. Tous ces éléments guident le déroulement de l'entretien en nous indiquant, éventuellement, les points à approfondir en fonction de notre centre d'intérêt. Néanmoins l'écoute et la lecture successive des entretiens nous ont paru, à posteriori, indispensables : certains éléments cliniques, qui peuvent nous échapper sur l'instant, apparaissent assez clairement dans un deuxième temps.

En ce qui concerne les entretiens individuels, nous avons contacté de manière informelle les sujets nous-mêmes ou par l'intermédiaire d'amis. Ceci étant, aucune personne interrogée n'a de lien proche susceptible d'influencer la fiabilité des réponses.

Le thème de l'entretien était présenté dès la prise de contact, lorsque la disponibilité et l'accord des sujets étaient également demandés. Nous n'avons pas prévu un lieu particulier pour réaliser les entretiens : selon les emplois du temps des participants, nous décidions avec chacun d'entre eux d'un endroit adéquat pour le déroulement de l'entretien.

Quatre entretiens ont été réalisés à la médiathèque de Creil :

-- S1. est une jeune fille de 18 ans, en dernière année de BEP (Brevet d'Etudes Professionnelles). Elle est née en France et ses parents sont originaires du Maroc ;

-- Z. est également une jeune fille de 18 ans qui prépare un BEP. Elle est née en Algérie, où elle a habité jusqu'à l'âge de 10 ans et d'où sont originaires ses deux parents ;

-- A. a 18 ans, il est en première année de BTS (Brevet de Technicien Supérieur), il est né en France et ses parents sont d'origine marocaine ;

-- S2. est un jeune homme de 27 ans et vient d'obtenir une Licence Professionnelle, auparavant il avait entamé d'autres formations sans les achever. Il est né en France et ses parents sont originaires d'Algérie.

Un entretien a eu lieu dans un établissement de restauration rapide :

-- A.-L. a 18 ans et elle est en première année de classes préparatoires. Son père est français, Pied Noir de confession juive ; il est né en Algérie et est arrivé en France à l'adolescence, pendant la guerre d'Algérie. A.-L. est née à Paris, à

l'âge d'un mois elle est partie en Martinique, où elle a vécu jusqu'en Septembre 2004 lorsqu'elle est (re)venue à Paris pour ses études.

Deux entretiens se sont déroulés dans une résidence universitaire :

- M. a 24 ans, il est en Maîtrise et est né en Belgique de parents marocains ;
- E. est un jeune homme de 25 ans, il est en DEA (Diplôme d'Etudes Approfondies) et est né au Luxembourg d'un père français et d'une mère allemande.

Le dernier entretien a eu lieu chez le sujet lui-même :

- D. a 34 ans, il est ingénieur et est né en Algérie de parents ayant la double nationalité (franco-algérienne). Aussi longtemps qu'il s'en souvienne, il est venu en France tous les ans, pour un séjour d'au moins une semaine ; à 27 ans, il est venu poursuivre ses études et y habite depuis.

2.1.2 Entretien de groupe

Sur la base des réponses données en début de l'entretien de groupe, certaines questions (n°6, 7 et 9) n'ont pas été posées: nous avons eu l'impression que les sujets n'auraient pas fait la distinction entre ces questions, nous n'aurions donc pas obtenu d'informations supplémentaires avec le risque de faire chuter l'intérêt du groupe que cela comporte.

Pour rencontrer des collégiens, nous avons repris contact avec le centre social Georges Brassens, qui se trouve à Creil (présentation en annexe). Après avoir brièvement introduit le thème de l'entretien, nous avons interrogé sept sujets en groupe, pendant l'accompagnement scolaire. Ils fréquentent tous le même établissement (collège Gabriel Havez) qui se situe à la périphérie du quartier.

-- J., âgée de 13 ans, est née en France de parents originaires du Sénégal ;

-- N., âgée de 14 ans, est née au Maroc de parents marocains et elle est arrivée en France à 2 ans ;

-- M. a 12 ans, elle est née au Maroc de parents marocains et est arrivée en France à l'âge de 8 ans ;

-- I. a 13 ans, elle est née en Algérie de parents algériens et est arrivée en France à 11 ans ;

-- D. est âgée de 13 ans, elle est née au Mali de parents maliens et est arrivée en France à l'âge de 5 ans ;

-- O., âgé de 11 ans, est né au Maroc de parents marocains et est arrivé en France à 9 ans ;

-- A. a 13 ans, il est né en France de parents originaires du Pakistan.

2.1.3 Questionnaire

Nous souhaitions également rencontrer des lycéens en entretien de groupe, cependant le lycée que nous avons contacté (lycée Marie Curie de Nogent/Oise) était en train d'organiser les épreuves du baccalauréat.

Ne pouvant pas interroger directement les lycéens, nous avons élaboré un questionnaire (cf. annexe). Par le biais du secrétariat, auquel nous en avons laissés plusieurs exemplaires, il a été distribué par les professeurs de l'établissement dans deux classes de seconde, une filière technologique et une professionnelle.

* Seconde technologique:

- G1 a 16 ans, il est né en France de parents originaires d'Algérie ;
- G2 a 15 ans et n'indique pas son lieu de naissance. Le père est français et la mère originaire d'Espagne, on ne sait s'il a vécu ailleurs ;
- G3, âgé de 16 ans, est né en France et ses parents sont originaires du Maroc ;
- G4, âgé de 16 ans, est né en France et ses parents sont pakistanais ;
- G5 a 16 ans, il est né en Turquie, il est arrivé en France à 2 ans et a vécu en Turquie auparavant. Les parents sont originaires du Kurdistan ;
- F1 a 15 ans, elle est née en France, son père est originaire d'Inde et sa mère du Pakistan ;
- F2 a 15 ans, elle est née en France, son père est originaire d'Espagne et sa mère est française ;
- F3, âgée de 15 ans, est née en France, son père est originaire du Congo, la mère de Guinée, d'Allemagne et de France ;
- F4, âgée de 15 ans, est née en France, ses parents sont français, vraisemblablement originaires de Pologne ;
- F5 a 17 ans, elle est née en France et les parents sont originaires de la Réunion.

Les six autres élèves, âgés de 15 à 17 ans, sont « franco-français ».

* Seconde professionnelle :

- G6 a 17 ans, il est né en France et les parents sont originaires du Sri Lanka ;
- G7 a 17 ans, il est né en France et ses parents sont originaires du Portugal ;
- F6 a 17 ans, nous ignorons son lieu de naissance, si elle a vécu ailleurs qu'en France et l'âge auquel elle est arrivée en France. Ses parents sont originaires de la Côte d'Ivoire ;
- S, âgé(e) de 16 ans, a vécu en République Démocratique du Congo, le lieu de naissance et de résidence, avant d'arriver en France, ne sont pas indiqués.

Sept élèves, dont cinq garçons, une fille et un sujet qui ne s'identifient pas, sont « franco-français ».

Les réponses fournies par les élèves définis, par simplicité, comme « franco-français », n'ont pas été prises en considération puisqu'ils ne font pas partie de la population étudiée.

2.1.4 Conditions de l'enquête

Les questions étant plutôt explicites et en lien direct avec le thème de la recherche, nous avons eu accès au matériel qui nous intéressait sans trop de difficultés ni réticences particulières de la part des sujets. Cependant, une personne craignait ne pas pouvoir parler de religion et certaines remarques (par exemple « Je ne vais pas te raconter toute ma vie ! » ou bien « Je suis en train de me confier à une psychologue ») nous ont amené à croire que le thème abordé était, somme toute, assez personnel. A tel point que, pour se rassurer, une des personnes interrogées a essayé d'inverser la situation : « Je te poserai les mêmes questions après, si ça ne te dérange pas ».

Serait-ce pour cette même raison qu'un nombre non négligeable de sujets ne remplit pas entièrement le questionnaire ? Ce phénomène est plus marqué dans la classe de seconde professionnelle en ce qui concerne la partie d'identification (trois sujets sur quatre pour un sur neuf, en seconde technologique) ; le sujet ayant vécu en République Démocratique du Congo en est l'exemple le plus représentatif.

Par contre, la section technologique se caractérise par l'absence de réponse, de la part de trois sujets sur neuf, aux questions proprement dites.

A ce propos, David Lepoutre⁵¹ affirme que quelle que soit la méthode d'enquête utilisée (entretiens ou questionnaires) et quel que soit le mode de recrutement des personnes interrogées, il y a toujours un nombre très important de gens qui refusent de participer. Or, par définition, on ne peut pas savoir pourquoi ils refusent, puisqu'ils ne répondent pas aux questions. Néanmoins, ceci ne devrait pas empêcher de remettre en question notre façon d'utiliser les outils, pour essayer, entre autre, de diminuer les refus de participation.

⁵¹ Lepoutre D., Cannoodt I., 2005, p. 28-29.

2.2 Présentation et analyse des données

2.2.1 Entretiens individuels

	Q1	Q2	Q3	Q4	Q5	Q6	Q7	Q8	Q9
S1.	Oui	Culture marocaine et française	Simple et enrichissante	Oui	Culture marocaine	Plutôt religieux	Oui	Oui	Certainement
Z.	Non	/	Facile et enrichissante	Oui	Se sent plus algérienne	Oui	Oui	Oui	Oui
A.	Oui	Culture marocaine et française	Enrichissante mais un désavantage	Oui	Valeurs marocaines	Quasi-ment tout le temps	Oui	Oui	Oui
S2.	Oui	Culture algérienne, française et troisième culture	Compliquée	Non	/	Accepte le contrat social	Oui	Oui	Oui
A.-L.	Oui	Martiniquaise et Juive Pied Noir	Difficile	Oui	Culture martiniquaise	Complètement	Oui	Oui	Oui
M.	Oui et non	Culture marocaine, belge et troisième culture	Parfois simple, parfois compliquée	Oui	Culture marocaine	Deux cultures sont objectivement inconciliables	Peut-être mais ce n'est pas son cas	Oui	Oui
E.	Difficile de répondre	/	Une richesse	Oui	Culture française	Ne se sent pas tiraillé entre deux mondes	Oui	Oui	Oui

D.	Oui	Culture algérienne et occidentale	Ça dépend des situations	Oui	Arabo-musulmane	Forcément	Non	Oui	Non
-----------	-----	-----------------------------------	--------------------------	-----	-----------------	-----------	-----	-----	-----

Q: Question

Q1: Est-ce que tu penses appartenir à plusieurs cultures à la fois ?

Q2: Si oui, lesquelles ?

Q3: Comment trouves-tu cette situation à vivre ?

Q4: Y en a-t-il une dans laquelle tu te reconnais plus que dans les autres ?

Q5: Si oui, laquelle ?

Q6: Ressens-tu parfois une opposition entre les cultures auxquelles tu penses appartenir ?

Q7: Penses-tu que ton sentiment d'appartenance à une culture serait renforcé par une bonne connaissance de la langue, l'histoire, etc. ?

Q8: Envisages-tu d'approfondir ta connaissance de la/les culture(s) laquelle/auxquelles tu te sens appartenir ?

Q9: Crois-tu qu'une meilleure connaissance de cette/ces culture(s) faciliterait la construction de ton identité ?

La plupart des sujets répond positivement aux questions n°1, 4, 6, 7, 8 et 9. Par contre les réponses sont moins homogènes à la question n°3 : S1., Z. et E. estiment que la situation est simple et enrichissante à vivre, A., M. et D. la considèrent ambivalente (parfois simple, parfois compliquée ou bien enrichissante mais non avantageuse) et A.-L. et S2. la trouvent compliquée. Ils citent les différentes cultures, la quasi-totalité commence par celle de leurs parents et deux d'entre eux (M. et S2.) parlent de « troisième culture ».

Les réponses aux questions n°4 et 5 nous disent que les individus se reconnaissent plus dans une culture que dans l'autre et, à l'exception d'un seul cas (E.), la culture en question ne correspond pas à celle du pays de résidence. La distance rapprocherait-elle, paradoxalement, les personnes à une des cultures auxquelles elles s'identifient ?

Malgré les réponses non homogènes à la troisième question, presque tous les sujets ressentent une opposition entre les cultures d'appartenance (Q6). Aux trois dernières questions (Q7, Q8 et Q9), enfin, les réponses sont pour la plupart positives.

Avec les questions introductives (Q1 et 2), l'ensemble des sujets se montre conscient de son appartenance à plusieurs cultures ; l'opposition entre cultures constatée pourrait être l'indice d'une situation conflictuelle, dûe aux difficultés rencontrées pour élaborer ce vécu. Une meilleure connaissance des cultures auxquelles on s'identifie, afin de construire son identité multiculturelle, apparaît également dans ces entretiens.

Une analyse plus détaillée de chaque entretien est présentée ci-dessous.

S1. dit piocher « ce qui [lui] plaît un peu des deux cotés » et en fait une culture à elle. « Pour moi, c'est une façon de vivre : on vit en France, donc on s'est intégrés dans la société française mais on reprend des éléments de la culture marocaine [les repas, les vêtements, la langue] ». La « culture à nous » pourrait être une culture de l'entre deux, pour laquelle S1 choisit elle-même les éléments qui vont la constituer.

Son discours est assez cohérent : sans l'affirmer explicitement, on comprend, au fur et à mesure de l'entretien, que sa première référence culturelle est religieuse (l'Islam dans ce cas) ; par conséquent, les tensions que S1 peut éprouver sont « plus religieuses qu'autre chose » et, bien qu'elle fasse « de [son] mieux pour s'intégrer dans la société française, [elle] ne fera pas passer les choses avant la religion ». Enfin, S1 se reconnaît plus dans la culture marocaine : certes, « qui dit marocain ne dit pas forcément musulman » mais le Maroc est un pays à majorité musulmane.

Z. se sent plus algérienne que française parce qu'elle est considérée comme telle : « je suis née en Algérie et je n'ai pas encore la nationalité ». On peut remarquer ici la confusion faite entre « s'identifier à » et « être identifié comme » : Z. ne se considère pas française puisque l'Autre ne l'identifie pas comme telle. A cette période de la vie néanmoins, le regard du groupe est assez influent sur la perception de l'image de soi.

« Des fois quand je suis en Algérie, je me sens étrangère aussi et quand je suis ici, je me sens étrangère donc entre les deux... Quand je suis là-bas, j'ai l'impression que je suis française mais quand je suis ici, je suis étrangère ». Ces propos rappellent un thème présenté dans la revue de la littérature : le sentiment évoqué par la culture de l'entre deux de ne se sentir ni totalement d'un côté, ni de l'autre.

Dans le discours de A. nous pouvons apercevoir clairement les interrogations et les préoccupations liées à une quête d'identité caractéristique de son âge. En effet il se demande « qu'est-ce que je vais devenir ? Qu'est-ce que je vais être ? Qu'est-ce que je vais faire ? » et affirme que pour pouvoir se construire individuellement, il estime nécessaire de se poser certaines questions et d'essayer d'y répondre.

En ce qui concerne son identité culturelle, A. est conscient de ne pas pouvoir modifier son histoire personnelle, qu'il partage avec d'autres personnes : « On a pas trop de choix à faire parce qu'on est ce qu'on est », c'est-à-dire des jeunes de seconde génération. Du fait de leur naissance (pour une partie d'entre eux) et de leur vie en France, ils « sont plus français que de n'importe quelle origine » et « ne sont imprégnés que de la culture française ». Cependant A., comme probablement la plupart de ces jeunes, ne se sent pas tout à fait français : « je ne m'y reconnais pas tout à fait parce que mes parents sont marocains et je me sens attaché à ce pays, sans être marocain à 100 % parce qu'on ne vit pas tous les jours au Maroc ».

A ce propos, A. emploie une expression pour désigner le groupe dont il fait partie qui résume cette situation d'entre deux : « les français de souche immigrés », de souche de par leur vécu mais immigrés de par leurs origines. Plutôt que d'adopter une stratégie identitaire assimilative (« certains imitent les autres pour se sentir français »), A. préfère « porter un renouveau, une nouvelle génération française » qui « permettrait de créer une nouvelle identité, de créer les nouveaux français [...]. Ce serait une manière de vivre qui ne serait plus liée aux origines : la génération d'enfants d'immigrés, qui n'est plus autant immigrée que ça, est en train de créer une nouvelle communauté avec une façon de penser tirée de nos origines et de notre expérience en tant que français ».

Il nous paraît assez évident qu'il s'agit de la construction d'une culture de l'entre deux. Pour se faire, il serait préférable de connaître les éléments constitutifs des cultures auxquelles on estime appartenir (« Si je savais plus d'où sont originaires mes parents et je pouvais trouver quelque chose qui se rattache à moi, je crois que ce serait un plus») et les représentations du monde qui en découlent (« si je suis en train de fêter l'Aïd ou Noël, il faut que je sache pourquoi »).

A. se rend compte de ses lacunes en la matière (« je ne connais pas trop ma culture musulmane, maghrébine parce que je n'ai pas grandi dans ce contexte ») et ceci engendre un certain malaise (« On sait pas qui on est, d'où on vient. On est nés dans la Méditerranée », culture de l'entre deux qui s'illustre ici géographiquement). D'un autre côté, il éprouve également un sentiment de rejet : « dès qu'on va là-bas, on est pas chez nous, dès qu'on vient ici, on est pas chez nous [...]. Notre image n'est pas intégrée dans la société française » ; A. vit par ailleurs une situation difficile à élaborer, liée à l'histoire de la France (« on est en France

mais les français dans leur passé on fait du mal à notre communauté et une fois qu'on est là, ils continuent à nous stigmatiser « Lui c'est un immigré, il faut que je fasse attention ! »).

La colère, qu'il affirme ressentir, pourrait être à l'origine d'une certaine agressivité, de plus en plus fréquente, et être également une réaction au vécu des parents, transmis inconsciemment de manière transgénérationnelle.

S2. s'exprime de façon confuse, peine à utiliser la première personne, se retrouve, à plusieurs reprises, hors sujet et ne nomme qu'indirectement certains phénomènes dont il nous parle. En l'occurrence, le sentiment de discrimination qu'il éprouve est abordé de différentes manières (ne pas « faire partie d'un club », difficultés rencontrées lors d'une recherche d'emploi ou encore la réaction de méfiance lorsqu'un « bonjour » est échangé) sans que le mot lui-même ne soit jamais prononcé, comme si le tabou qui pouvait entourer ce sujet lui avait été transmis.

Nous pensons que cette modalité de discours s'apparente à un mécanisme de défense contre une angoisse de transparence : S2. tente de se dissimuler derrière un Moi collectif plutôt que d'exposer son propre vécu, la dernière tentative étant de renverser la situation (« Je te poserai les mêmes questions après, si ça ne te dérange pas » et plus loin, « je ne t'apprends rien puisque je vais te poser les mêmes questions »).

En ce qui concerne la culture de l'entre deux, il pense qu'il existe « une troisième culture dans laquelle les jeunes se retrouvent : tout ce qui est street wear, tout ce qui est rap... ils essaient de se mettre d'accord sur ce genre de codes pour communiquer tout simplement » ; lui personnellement ne se reconnaît pas dans ces codes, qu'il considère réducteurs, mais éprouve les mêmes tensions que d'autres enfants de migrants. Il essaie par ailleurs « de prendre les bons côtés de toutes les cultures » qu'il est amené à côtoyer et affirme se reconnaître plus dans la religion musulmane qui, selon lui, « transcende la culture » et qui « crée [elle-même] une certaine culture » dans laquelle se retrouvent des personnes d'origine différente.

S2. évoque aussi le sentiment d'être étranger où qu'il aille (« tu vas en Algérie, tu es un français, tu es en France, tu es un algérien, on a dû te le dire des milliards de fois. Nous, on se situe dans la Méditerranée, donc dans la flotte, il faudrait qu'on crée peut-être une petite île pour se greffer là-dessus ») mais, en contrepartie, se sent appartenir aux deux endroits à la fois (« je suis français et algérien : quand je suis en France je suis français ; en Algérie, je suis algérien »).

Enfin S2. estime que tout ce qu'il a appris lui a permis « de [se] trouver, donc de [se] connaître ; cela joue également un rôle dans la diminution de la méfiance : « Tu commences à en apprendre sur toi, puis sur les autres, ensuite tu n'as plus peur ».

On a pu déceler, à travers les propos de A.-L., un positionnement incertain à l'égard de son identité culturelle. Elle « devrait mieux s'intégrer [en France] parce qu'[elle est] claire de peau et on pourrait [la] prendre pour une européenne » (A.-L. est une jeune fille de type européen, cheveux bouclés châains et yeux marrons). Cependant A.-L. ne s'est pas rapidement adaptée à son nouvel environnement : ayant vécu en Martinique jusqu'à présent, elle a constaté que les français, ou du moins les parisiens, ont « des conceptions tout à fait différentes » des Antillais, notamment en ce qui concerne les relations humaines et le style d'humour. Comme nous l'avons suggéré dans la première partie, les cultures construisent les sujets de manière différente. De ce fait, elle n'arrive pas à s'identifier aux français de métropole et éprouve, encore aujourd'hui, de la méfiance vis-à-vis des personnes non-antillaises ; d'un autre côté, lorsqu'elle évoque ce sujet, A.-L. mets en avant le vécu de sa mère au détriment du sien et va jusqu'à revenir sur ses propos (« non, moi je ne suis pas du tout comme ça »).

Dans le but d'être reconnue comme une antillaise, A.-L. opère une déformation de la réalité et de son apparence physique, d'un point de vue psychologique. Pour tenter de se rapprocher physiquement des Antillais (auxquels elle s'identifie), elle affirme que ceux-ci, contrairement à certaines idées reçues, sont pour la plupart des chabins (terme utilisé pour désigner un type humain issu d'un métissage et caractérisé par des traits négroïdes, un teint clair, des cheveux crépus, blonds ou roux et les yeux verts-marrons). A ce sujet A.-L. nous dit qu'« on a toujours l'impression que les antillais sont très noirs de peau, ce qui est faux » ; « aux Antilles, on trouve différents types de population, le plus commun à mon avis, c'est les chabins ».

A notre connaissance, les chabins sont majoritaires en Martinique, où la population est plus claire qu'en Guadeloupe, et non pas dans l'ensemble des Antilles ; en généralisant cette caractéristique physique, A.-L. essaie de rendre légitime sa revendication culturelle. Simultanément les « négropolitains » (personne d'origine antillaise née en France, la métropole, d'où le néologisme) sont identifiés comme Antillais sans grandes difficultés, mais de manière illégitime selon A.-L.: « pour nous, ce sont des français, pas des Antillais : ils sont d'origine antillaise même si ils ont les deux parents, ils sont nés à Paris et ont vécu à Paris, enfin en région parisienne ». A.-L. « oublie » que les Antillais, aussi, sont français. Rappelons que l'image de soi qu'A.-L. perçoit est encore largement influencée par le regard d'autrui, de même que pour ses pairs.

D'autre part, A.-L. constate d'elle-même qu'une des raisons qui pourrait expliquer l'identification des « négropolitains » comme étant antillais, est l'ostentation de certains comportements : « [le négropolitain] va porter trente-six mille t-shirts marqués Martinique,

Guadeloupe, qui aura la chaîne au cou avec une petite Martinique, une petite Guadeloupe, alors qu'il n'est allé que deux fois pendant les vacances, il a une tante qui vivait là, etc., mais qui va tout faire pour dire qu'il est antillais en fait ».

Enfin, le fait de ne pas parler créole peut être, pour A.-L., un autre facteur de frustration : en effet, la langue est l'un des principaux éléments qui permettent d'être identifié comme membre d'un groupe ; mécanisme dont les « négropolitains » ne sont pas à l'obscur, étant donné que pour eux, la maîtrise du créole est devenue, et reste, un moyen de revendication et de reconnaissance culturelle.

Les difficultés de positionnement d'A.-L. sont accompagnées par une situation complexe à affronter : elle arrive à Paris en Septembre 2004 pour continuer ses études et débute péniblement sa vie en France (« les trois premiers mois ont été les plus durs [...] je ne connaissais personne, ça été beaucoup plus difficile de ce que je pensais »). La lecture d'un article de presse intitulé « Le blues de l'Antillais » confirme son mal être : il « décrit exactement ce [qu'elle a] ressenti, mot pour mot ». Ce discours n'est pas sans rappeler le traumatisme de la migration ; néanmoins A.-L. considère que cette expérience a été enrichissante (« mon bilan est plutôt positif parce que je pense que pour moi c'était très enrichissant ») et lui a permis de mûrir, contrairement à une amie restée en Martinique (je n'ai jamais grandi, je n'ai jamais avancé »).

Par ailleurs, A.-L. commence à fréquenter la famille paternelle (de confession juive) restée en métropole : du fait de leurs pratiques religieuses qu'elle maîtrise peu, une distance s'est installée entre eux et elle se sent exclue. Exclusion déjà vécue en Martinique car, n'étant pas juive et ne parlant pas hébreu, A.-L. et sa mère, martiniquaise, recevaient un traitement différentiel (« Non seulement elle n'est pas juive, mais en plus elle est antillaise. On ne peut pas dire que les juifs se mélangent forcément avec les antillais là-bas. »). Ainsi elle souhaiterait approfondir sa connaissance en la matière pour essayer d'améliorer ses relations avec sa famille paternelle.

De façon générale A.-L. considère comme important le fait d'avoir une bonne connaissance de sa propre culture : « Je pense que plus tu en connais sur ton pays, ta culture, plus tu as l'impression d'y appartenir et plus tu la revendiques quand tu es ailleurs [...]. Si je parlais vraiment le créole, je pense que ça m'aiderait beaucoup, j'appartiendrais encore plus à la culture qui me ressemble déjà, la culture antillaise » ; de même pour l'histoire : « Même si du temps de ma mère, on disait que nos ancêtres c'était les Gaulois, ça n'a jamais été le cas. J'avais commencé à faire des recherches dessus, parce qu'on ne parle pas de l'histoire des Antilles entre antillais ». Ceci serait également source de satisfaction personnelle pour A.-L., qui n'avait pas particulièrement pris conscience d'avoir une culture avant de venir en France.

M. ressent un contraste particulièrement fort entre la culture belge et la culture marocaine : « il y a un monde entre les deux » et elles sont « objectivement inconciliables » ; il ne réussit donc pas à les articuler entre elles, ce qui produit un conflit et en découle un fonctionnement que l'on pourrait qualifier de cloisonné. M. considère, par exemple, que les relations amoureuses avec des jeunes filles non musulmanes sont, à long terme, vouées à l'échec : « je suis trop attaché à mes valeurs marocaines, je ne crois pas que mes concessions dureront longtemps, ça ne peut pas marcher ». Sa famille n'approuverait pas cette union, d'autant moins que la religion prescrit le mariage entre musulmans.

Ceci néanmoins ne l'empêche pas d'entretenir une relation de longue durée (mais à terme selon lui) avec une jeune fille occidentale. Ce comportement, accompagné d'autres tels que les sorties en boîte de nuit, est vécu par M. comme une trahison vis-à-vis de sa culture maghrébine; lui-même se définit comme un hypocrite, car il se comporte comme un occidental qu'il ne pense pas être. A ce propos nous remarquons une autre contradiction : bien qu'il affirme avoir été « élevé comme un pur belge », il se reconnaît plus dans la culture marocaine parce qu'elle est moins matérialiste et accorde moins d'importance aux aspects superflus de l'existence. Nous pensons que M. ne parvient pas à affronter cette opposition entre cultures et adopte un fonctionnement en huis clos : le « monde » occidental côtoie, sans le rencontrer, le « monde » arabo-musulman.

Selon M. une bonne connaissance culturelle permet de renforcer ses convictions, même si l'on prend le risque de « découvrir des éléments décevants », elle permet de s'écarter et ainsi de mieux évaluer les cultures en question : « ma force est de pouvoir comparer les deux cultures, si je ne les connaissais pas, je ne pourrais pas les juger, ce ne serait pas valable ». Enfin, M. parle également de la culture de l'entre deux : « des deux cultures en émerge une troisième, c'est un mélange des deux sous-cultures, ce sont deux parties d'une culture principale. En fait nous sommes une génération assise entre deux chaises ». Cette culture de l'entre deux serait, selon M., le produit d'un « mélange subjectif » qui dépend du poids que chacun attribue à ses valeurs.

Pour E. la langue tient un rôle prédominant dans le sentiment d'appartenance culturelle : de père français et de mère allemande, il ne maîtrise pas encore suffisamment l'allemand pour pouvoir véritablement s'identifier à cette culture et pour qu'elle ait un impact sur son identité (« je ne suis pas encore capable d'aller au bout d'un raisonnement en allemand »). En effet, E. n'a vécu en Allemagne qu'une seule année, lors d'un échange universitaire dans le cadre du

programme Erasmus, durée qu'il considère trop courte pour s'imprégner intégralement d'une culture. Ceci étant il a pu renouer le contact avec sa famille maternelle et est en train de découvrir ce qu'il peut « puiser de la culture allemande ».

E. souhaite retourner en Allemagne prochainement pour « approfondir [sa] connaissance et voir finalement où [il se sent] le mieux », car pour l'instant « toutes [ses] références sont françaises et [sa] culture est française plus qu'allemande ». Le fait que son père était « la personnalité forte de la famille » a sûrement contribué à attribuer une place prépondérante à la culture française au détriment de l'allemande : « lorsque j'étais petit, je me sentais uniquement français et était fier d'être français ». L'activité dominicale de lecture, par son père, d'un ouvrage intitulé « L'histoire de France racontée aux enfants » a, selon E., renforcé cette dynamique (« Je m'identifiais un peu aux personnages historiques. Je pense que ça aide... »). Ce du moins jusqu'à son adolescence, période pendant laquelle il s'est « un peu rapproché de [son] côté allemand », donc de sa mère, ce qui n'est pas anodin à cet âge.

Chaque pensée produit une langue différente qui la véhicule et en est, à la fois, une représentation. Cette notion semble transparaître du discours d'E. : « la langue transforme aussi un peu » et « je suis une autre personne en allemand que celle que je suis en français », probablement voulait-il dire qu'il se sent différent selon la langue qu'il emploie. Il se rend compte également que « certaines expressions récurrentes passent dans une langue mais pas dans l'autre » ; ceci confirmerait la théorie ethnopsychologique qui énonce que les cultures construisent différemment les individus et, en conséquence, leurs pensées et leurs représentations ne seront pas identiques.

E. aborde aussi le sentiment engendré par l'entre deux : « j'ai toujours l'impression d'être ni, ni : ni vraiment français, ni vraiment allemand. Avoir toujours une identité un peu sans racines. Je suis français mais je vois bien que par rapport à d'autres français je ne le suis pas tout à fait et je vois bien que quand je vais en Allemagne, je ne suis pas allemand. Je le suis sur le papier, j'ai du sang allemand... ». Mais ayant grandi au Luxembourg et étant allé à l'Ecole Européenne, il se sent européen, au-delà de sa « francité ».

Contrairement à d'autres sujets, E. vit cette situation comme étant enrichissante et non comme un handicap (« c'est plutôt une richesse de pouvoir puiser un peu partout ») et ne se sent « pas tiraillé entre deux mondes, comme peut l'être un français d'origine maghrébine, la culture française et la culture allemande [étant] assez similaires ». Ce qui constitue probablement un avantage pour affronter cette position.

« Le fait d'avoir plusieurs univers sans en avoir aucun pour soi, c'est une facilité pour aller voir autre chose », ce qu'il a d'ailleurs fait lors d'un voyage en Amérique du Sud ; il a

néanmoins senti qu'« [il n'y serait] pas heureux parce que c'était trop loin ». N'était-ce pas seulement le fait d'une distance géographique mais également d'une distance culturelle ?

D. associe son âge (34 ans) au fait d'avoir une identité « assez stable » et « assez affirmée » et ne croit pas qu'une meilleure connaissance de la culture maghrébine pourra modifier de façon significative son identité.

« Je m'auto-revendique, vis-à-vis de moi-même, comme étant plus arabo-musulman qu'occidental, que je ne suis pas. Même si beaucoup de mes aspects de vie, de mon aspect extérieur, même de ma façon de penser sont issus de la culture occidentale, je ne me revendique pas un occidental ». Comme il l'affirme lui-même, D. connaît beaucoup plus d'aspects de la culture occidentale, néanmoins il se sent appartenir à une culture qu'il maîtrise moins, sans que cela affecte son image de lui.

Selon lui, il éprouve le besoin d'affirmer son identité vu qu'il se trouve à l'étranger. Cependant approfondir sa connaissance de la culture d'origine serait un facteur de satisfaction pour D.

Il estime enfin que « les deux cultures ne vont pas d'accord, elles s'affrontent. Ça commence par des aspects assez simples de la vie jusqu'à des idées fondamentales, comme la perception des événements de la vie ». D. consacre un temps considérable pour combler ces « dichotomies induites pas [sa] double culture » et il souhaiterait l'utiliser différemment. Il considère également la situation comme « un défaut, une carence avec lesquelles il faut apprendre à vivre au mieux, car il n'existe pas de solutions » et dit être conscient qu'il « vivra toujours ça » et qu'il ne pourra y échapper. Cependant D. tient des propos quelques peu contradictoires en début d'entretien lorsqu'il affirme qu'« il n'y a rien de difficile à avoir une double culture » et qu'il le vit très bien.

Nous avons constaté que certains sujets apportaient des réponses plus approfondies et élaborées que d'autres, S1. et Z. étant les moins loquaces et A.-L., A. et S2. les plus prolifiques. Ces deux derniers ont, d'autre part, dépassé amplement le thème de l'entretien : ils ont abordé la discrimination et la stigmatisation, qui produisaient un malaise chez eux, le communautarisme, ses causes et ses effets. Nous avons également eu l'impression que de pouvoir s'exprimer sur ce sujet avait un effet libérateur pour certains d'entre eux.

On peut trouver dans les entretiens présentés ci-dessus certains éléments de l'hypothèse : la quasi totalité des sujets ont affirmé leur appartenance à plusieurs cultures simultanément,

laquelle est souvent fonction du lieu où ils ont grandi, ils pensent que celle-ci serait renforcée par une meilleure connaissance des cultures en question et envisagent de les approfondir. Chez M., on retrouve le sentiment de culpabilité qui peut découler des divergences de comportement; A. et S2. abordent la transmission culturelle : le premier souligne la différence de transmission qui existe entre un enseignement formel, reçu à l'école, et celui des parents peu scolarisés. S2., lui, cite l'éducation et la transmission de convictions qui créent une appartenance culturelle. Sont enfin évoquées les tensions liées au croisement de certaines cultures et leur impact sur le psychisme de la personne (A., A.-L. et D.).

2.2.2 Entretien de groupe

	Q1	Q2	Q3	Q4	Q5	Q8
J.	Oui	Un peu des deux	Mieux de vivre dans un pays étranger	Oui	Culture sénégalaise	Oui
N.	Oui		Difficile	Oui	Culture française	Oui
M.	Oui		Difficile	Non	/	Non
D.	Oui		Pas beaucoup de temps pour connaître mon pays	Non	/	Oui
A.	Oui	Je me sens les deux	Je suis bien ici	Non	/	Oui
I.	Non	/	C'est bien	Oui	Je suis complètement algérienne	Oui
O.	Non	/	Je suis bien ici	Oui	Culture marocaine	Ne se prononce pas

Cinq sujets sur sept (J., N., M., D. et A.) affirment appartenir à plusieurs cultures (Q1) et les citent de façon indirecte (« Un peu des deux »). Pour J., A., I. et O. la situation est agréable à vivre tandis que les trois sujets restants la considèrent difficile (N., M. et D.). Pour la question n°4 nous obtenons une distribution des réponses presque équivalente et la plupart des sujets cite la culture d'origine de leurs parents (Q5). Enfin la quasi-totalité des sujets envisage d'approfondir la connaissance de leurs cultures (Q8).

– Analyse

La plupart des sujets de ce groupe est consciente de leur appartenance culturelle multiple et de l'importance de posséder des connaissances relatives à ces cultures (Q1, 2 et 8). La transmission peut se faire, faute de résider et d'être scolarisé sur place, par la famille, les livres ou même Internet.

La difficulté de la situation (Q3) exprimée par certains individus semble être plus fonction de circonstances contingentes que d'éventuels conflits sous-jacents (« c'est difficile parce que toute ma famille est là-bas, j'aimerais passer plus de temps au Maroc »).

En règle générale, les réponses données par le groupe ne sont pas très développées et restent dans le registre du concret, nous estimons enfin que c'est par le biais de la vie quotidienne que ces sujets commencent à prendre conscience du phénomène. Il se peut également qu'ils aient, pour l'instant, d'autres préoccupations.

I. est la seule à évoquer le sentiment lié à la culture de l'entre deux (« quand je suis là, c'est comme si j'étais française et quand je suis en Algérie, je suis complètement algérienne »). Dans deux cas (I. et O.) les réponses aux questions n°4 et 5 peuvent s'expliquer par l'arrivée relativement récente en France.

A la question n°3 (« Comment trouves-tu cette situation à vivre ? »), J. et A. ajoutent le commentaire suivant : « Dans le collège il y a plus d'étranger que de français. C'est mieux parce que si c'était le contraire, les français mettraient les étrangers en infériorité. (Ça te dérangerait ?) Oui, on se sentirait des intrus. On se sentirait tous seuls, personne autour de nous ». Les « franco-français » seraient-ils considérés comme des fantômes ? Il s'agirait plutôt d'une présence de population immigrée vécue comme sécurisante et rassurante. L'interrogation que l'on peut se poser alors est pourquoi une diminution de cette même population serait ressentie comme une menace.

Z., sujet interrogé par le biais d'un entretien individuel, rapporte des propos similaires comme réponse à la question n°3: « je me sens bien ici parce qu'il y a beaucoup d'étrangers ».

Les éléments recueillis auprès de ces collégiens recouvrent une partie de ceux présentés dans l'hypothèse opérationnelle : ils sont porteurs des cultures auxquelles ils se disent appartenir, la transmission culturelle et le poids qu'elle revêt sont mentionnés.

2.2.3 Questionnaires

-- Seconde technologique

	Q1	Q2	Q3	Q4	Q5	Q6	Q7	Q8	Q9
G1	Oui	Celle des parents	Compliquée	Oui	La France	Oui	Oui à un aspect	Non	Non
G2	Oui		Simple	Non	/	Non	Oui à tous les aspects	Oui	Oui
G3	Non	Ne répond plus							
G4	Oui	Culture pakistanaise, arabe, musulmane	Simple, enrichissante et facile	Oui	Culture pakistanaise	Non	Oui à tous les aspects	Oui	Oui
G5	Oui	Culture turque, kurde	Simple, enrichissante et facile	Oui	Culture kurde	Non	Oui à tous les aspects	Oui	Oui
F1	Oui	Religion musulmane	Enrichissante	Non	/	Non	Oui à trois aspects	Oui	Oui
F2	Non	Ne répond plus							
F3	Oui	Culture africaine, musulmane, française	Simple, enrichissante et facile	Non	/	Oui	Oui à tous les aspects	Oui	Non
F4	Oui	Pologne	Enrichissante	Oui	Culture française	Non	Oui à quatre aspects	Oui	Non
F5	Ne complète pas le questionnaire								

La plupart des sujets se disent appartenir à plusieurs cultures (Q1), à noter que G3 et F2 répondent négativement à cette question et ne complètent pas le questionnaire. De la même façon, F5 s'interrompt après les questions d'identification générales.

On remarquera que seules les cultures d'origine des parents sont citées (à l'exception de F3). La culture française serait-elle sous-entendue ? Ou bien mise à l'écart plus ou moins inconsciemment ? Ces interrogations demeurent toutes entières, le matériel recueilli étant insuffisant pour essayer d'y répondre.

Seul G1 considère la situation compliquée (Q3) et, comme F3, il ressent parfois des oppositions entre les différentes cultures (Q6). Les réponses à la question n°4 se distribuent de manière quasi équivalente : G1, G4, G5 et F4 répondent « Oui » et G2, F1 et F3 « Non » ; à la

question suivante (Q5) G1 et F4 citent la culture française tandis que G4 et G5 indiquent celle de leurs parents. Tous, qui plus, qui moins, pensent que le sentiment d'appartenance serait renforcé par une meilleure connaissance de leurs cultures (Q7) ; par ailleurs l'ensemble du groupe, à l'exception de G1, envisage d'approfondir la connaissance de leurs cultures respectives (Q8). Cependant seuls quatre sujets (G2, G4, G5 et F1) estiment que cela influencerait favorablement la construction de leur identité.

– Analyse

A nouveau, l'ensemble du groupe semble être porteur des cultures d'appartenance (Q1) et cette position est vécue assez sereinement par ces sujets (Q3 et Q6). Par ailleurs, certaines réponses peuvent paraître contradictoires : ils pensent que leur sentiment d'appartenance serait renforcé par une meilleure connaissance de leurs cultures et envisagent de les approfondir, ce qui rejoint une de nos hypothèses opérationnelles, mais ils ne considèrent pas que ceci faciliterait leur construction identitaire.

G1 semble présenter un profil symptomatique d'une conflictualité latente : il considère la situation compliquée et ressent une opposition entre la culture française et la culture algérienne; cependant il n'envisage pas d'approfondir ces connaissances en la matière et ne considère pas que celles-ci faciliteraient sa construction identitaire. G1 ne paraît donc pas vouloir se confronter à cet écueil pour l'instant.

Comme pour les entretiens individuels et de groupe, les éléments recueillis dans cette classe de seconde vont tous, à quelques exceptions près, dans le sens des hypothèses opérationnelles.

-- Seconde professionnelle

	Q1	Q2	Q3	Q4	Q5	Q6	Q7	Q8	Q9
G6	Non	/	Simple, enrichissante et facile. Cela dépend des fois	Non	/	Non	Oui à deux aspects	Non	Non
G7	Non	/	Simple	Non	/	Non	Non à tous les aspects	Non	Non
F6	Non	/	Simple	Non	/	Non	Non à tous les aspects	Non	Non
S	Non	/	Simple	Non	/	Non	Oui à tous les aspects	Non	Oui

On remarquera qu'aucun sujet se dit appartenir à plusieurs cultures (Q1), tous concordent sur la simplicité de la situation (Q3), bien que G6 nuance sa réponse en ajoutant « cela dépend des fois ». De même pourquoi se reconnaîtraient-ils dans une culture plus que dans une autre (Q4) ou ressentiraient-ils une quelconque tension entre celles-ci (Q6), s'ils ne se sentent pas concernés ? G6 et S estiment néanmoins qu'une bonne connaissance de leur culture renforcerait leur sentiment d'appartenance à celle-ci (Q7). A la question n°8, aucun d'entre eux n'exprime un avis positif et seul S pense qu'une meilleure connaissance culturelle faciliterait la construction de son identité (Q9).

– Analyse

L'absence d'éléments relatifs à l'hypothèse opérationnelle et le nombre de réponses négatives données par l'ensemble des sujets caractérise ce groupe et, par conséquent, le démarque des autres.

2.2.4 Discussion des résultats

Etant donné l'effectif réduit de l'échantillon, l'hypothèse n'a pu être vérifiée statistiquement. Nous effectuerons donc une analyse qualitative.

Les propos des sujets, qui se modifient selon leur tranche d'âge, mettent justement en évidence la période pendant laquelle la construction identitaire constitue une des principales préoccupations et le rôle de l'âge dans le déroulement de ce processus (par. 1.1). La différence de construction de l'individu selon la culture (par. 1.3) est rappelée par deux sujets, qui amènent les exemples des conceptions des relations humaines, de l'humour et des expressions linguistiques.

Les difficultés de construction identitaire que l'on peut rencontrer dans un contexte multiculturel (par. 1.4) peuvent se traduire, selon quelques sujets, en oppositions entre cultures. Par ailleurs le sentiment de n'être ni tout à fait d'un côté, ni tout à fait de l'autre, qui semble effectivement être caractéristique de l'entre deux (par. 1.7), peut être vécu comme une facilité pour aller à la rencontre d'autres cultures, ou bien comme un handicap et être source de malaise (par. 1.5). D'autre part sont longuement évoquées la discrimination et la stigmatisation à leur rencontre.

En ce qui concerne la culture de l'entre deux (par. 1.7), elle est abordée par les sujets sous différentes appellations (troisième culture et identité de la nouvelle génération entre autres) et plusieurs sujets affirment l'assembler en puisant un peu dans chacune des cultures auxquelles ils se sentent appartenir; S2. cite aussi quelques aspects de la culture des rues, comme le rap et le « street wear ». Enfin les stratégies identitaires (par. 1.6) qui apparaissent dans deux entretiens et un questionnaire (G1) sont l'assimilation et la revalorisation de sa singularité. Le refoulement, lui, émergerait plutôt dans la classe de seconde professionnelle, étant donné le nombre de réponses négatives qui apparaissent dans ce groupe.

Les différentes hypothèses opérationnelles se retrouvent également dans une partie du matériel recueilli : la connaissance, théorique et pratique, et la présence des cultures d'appartenance sont reconnues comme nécessaires ; la transmission culturelle défaillante et le désir de combler d'éventuelles lacunes sont également présents. La rencontre de certaines cultures peut être un facteur déstabilisant, comme l'ont affirmé certains sujets.

Enfin, les résultats non concordants des classes de seconde technologique et professionnelle et la différence de discours entre S1., Z. et A. et A.-L. (sujets ayant le même âge mais un cursus scolaire différent) pourraient être un signe que le type de scolarité suivie exerce une influence sur l'élaboration de la construction identitaire.

2.3 Limites de l'enquête

Etant donné le thème choisi, il nous était impossible, dans le cadre d'une recherche de ce type (à court terme et sur une population réduite), de contrôler toutes les variables en présence. Celles qui sont susceptibles d'influencer le processus étudié sont très nombreuses : l'âge, le sexe, la scolarité suivie, la catégorie socio-professionnelle des parents, le pays d'origine des parents et peut-être même la position dans la fratrie. D'autre part, il est probable que les différentes variables, énumérées dans cette liste non exhaustive, ne soient pas indépendantes entre elles.

Le matériel recueilli grâce aux questionnaires est certainement moins complet et moins précis que celui recueilli par le biais d'un entretien : toutes les nuances que l'on peut percevoir à travers le discours du sujet sont écartées.

Pendant la passation de l'entretien de groupe, nous n'aurions pas dû écarter l'item suivant « Ressens-tu parfois une opposition entre les cultures auxquelles tu penses appartenir ? »(Q6): en effet, il aurait pu apporter des éclaircissements supplémentaires aux réponses données à la question n°3 (Comment trouves-tu cette situation à vivre ?) qui est en relation avec la précédente.

A ce sujet, il aurait été également intéressant de recueillir les propos de N.: lors d'une conversation informelle, elle nous avait fait part des difficultés rencontrées au collège, en ce qui concerne le foulard islamique qu'elle porte. Bien que la loi sur les signes religieux n'était pas encore en vigueur à l'époque, le principal du collège n'acceptait pas qu'elle remplace son couvre chef par un bandana. Nous ne sommes pas au courant des évolutions actuelles de la situation. Enfin, il est possible qu'un phénomène d'imitation ait eu lieu entre les membres du groupe de collégiens : lorsque l'un d'entre eux utilisait une formule pour répondre, elle était assez souvent reprise par les autres.

En ce qui concerne les questionnaires distribués dans les deux classes de seconde, nous ne sommes pas en mesure d'évaluer les conditions de passation (consigne et éventuelles explications du professeur), étant donné que nous n'étions pas présents. Ceci a probablement diminué la fiabilité des réponses au hasard, les sujets n'étant pas confrontés au chercheur.

Conclusion

Une perspective de recherche envisageable est constituée par l'étude plus approfondie des relations entre les différentes variables et le processus de construction identitaire : l'analyse d'une population plus nombreuse et représentatif de l'ensemble de la population concernée et la prise en considération d'une quantité de variables plus importante (et leur éventuelle interdépendance) permettrait d'élaborer un cadre théorique plus détaillé de ce processus.

Ce travail a permis d'organiser, d'approfondir et d'enrichir ma réflexion en donnant une épaisseur théorique à mes différentes expériences. Cela a également contribué à éclaircir la conception de ma future pratique professionnelle et la direction que je souhaite emprunter.

Les récents événements de violences urbaines, qui ont d'abord touché la région parisienne et ensuite la quasi totalité du territoire français, nous amènent à croire que le malaise identitaire vécu par une partie de la jeunesse française perdure, étant donné la complexité que comporte un contexte multiculturel.

L'étude de la migration et de son impact sur la société et les générations suivantes a produit un nombre considérable de publications (recherches, revues, articles dans la presse, etc.), et cette tendance se poursuit de nos jours. Cependant les applications concrètes sont beaucoup moins fréquentes, à l'exception de quelques initiatives locales que l'on connaît (entre autres le Gepela à Saint-Denis, le centre Deveureux à l'Université Paris 8 ou le service de Marie-Rose Moro à l'hôpital Avicenne de Bobigny).

Etant donné les circonstances, il serait utile de mettre en œuvre les principes élaborés et les résultats obtenus à l'issue des différentes recherches, en planifiant des actions au niveau national, sur le long terme et avec des professionnels qualifiés. De notre point de vue, on ne peut espérer résoudre une problématique sociale et psychologique, datant d'une vingtaine d'années, avec des mesures certes efficaces sur le plan médiatique (telle l'augmentation des effectifs des forces de l'ordre par exemple) mais de faible utilité dans la pratique.

BIBLIOGRAPHIE

« Bambini/adolescenti immigrati e loro famiglie nel rapporto con i Servizi, *Seminario di formazione per operatori sociale e sanitari* » (4 novembre 2004), Istituto Trentino di Cultura;

Barroux R. (2001), Ils ont « mal à la France, mal à l'Algérie », *Le Monde de l'Education*, Décembre 2001, p.28-30;

Baumard M. (2001), Petits arrangements laïques, *Le Monde de l'Education*, Décembre 2001, p.23-27;

Bouzar D. (2005), *ça suffit !*, Paris, L'Indigne;

Darras F. (2005), Qui veut la guerre ethnique ?, *Marianne*, 413, p.16-18;

Dinello R. (1985), *Adolescents entre deux cultures*, Paris, L'Harmattan;

Erikson E. (1998), *Adolescence et crise, la quête de l'identité*, Paris, Flammarion;

Erikson E. et al. (1968), *Three theories of child development : The contributions of Erik H. Erikson, Jean Piaget, and Robert R. Sears, and their applications*, Londres, A Harper International Editio;

Idris I. (2005), La quête d'identité: les enfants de migrants entre les prisons du dedans et celles du dehors, *Journal des Psychologues*, 227, p.46-49;

Kaës R. (2005), *Différence culturelle et souffrances de l'identité*, Paris, Dunod;

Lepoutre D. (1997), *Cœur de Banlieue*, Paris, O. Jacob;

Lepoutre D., Cannoodt I. (2005), *Souvenirs de familles immigrées*, Paris, O. Jacob;

Malewska-Peyre H. (1989), Problèmes d'identité des adolescents enfants de migrants et travail social, in Camilleri C. (sous la direction de), *Choc des cultures, concepts et enjeux pratiques de l'interculturel*, Paris, l'Harmattan;

Manço Altai A. (2002), *Compétences culturelles des jeunes issus de l'immigration*, Paris, L'Harmattan;

Mecheri H-F. (1984), *Maghrébins de la deuxième génération et/ou la quête de l'identité*, Paris, L'Harmattan;

Mesmin C. et al. (1998), *Cultures et thérapies*, Grenoble, La Pensée Sauvage;

Mesmin C. (2001), *La prise en charge ethnoclinique de l'enfant de migrants*, Paris, Dunod;

Mesmin C. (1993), *Les enfants de migrants à l'école: réussite, échec*, Claix, La Pensée Sauvage;

Mesmin C. et al. (1995), *Psychothérapie des enfants de migrants*, Grenoble, La Pensée Sauvage;

- Mahamed A. (2003), *Langues et identité: les jeunes maghrébins issus de l'immigration*, Fontenay/Bois, SIDES;
- Moro M. R. (2002), *Enfants d'ici venus d'ailleurs : naître et grandir en France*, Paris, La Découverte;
- Moro M. R. (2000), *Psychothérapie transculturelle de l'enfant et de l'adolescent*, Paris, Dunod;
- Nathan T. (1991), De la « fabrication » culturelle des enfants, réflexions ethnopsychanalytiques sur la filiation et l'affiliation, *Nouvelle Revue d'Ethnopsychiatrie*, 17, p. 13-22;
- J.-P. Payet, A. Van Zanten (1996), L'Ecole, les enfants de l'immigration et des minorités ethniques, *Revue Française de Pédagogie*, 117, p.87-149;
- Ploquin F. (2005), Ces jeunes qui rêvent de dépouiller tous les bouffons, *Marianne*, 413, p.18-19;
- Rapport d'information du Sénat n°340 (2002), *Délinquance des mineurs: la République en quête de respect*;
- Sayad A. (1999), *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Paris, Seuil;
- Tome H.R. (1972), *Le Moi et l'Autre dans la conscience de l'adolescent*, Neûchatel, Delachaux et Niestle;
- Wallet W. (1996), *Les perspectives des jeunes issus de l'immigration*, Paris, L'Harmattan;
- Warren R. P.(1965), Who speaks for the Negro ?
- Z. Zéroulou (1988), La réussite scolaire des enfants d'immigrés, l'apport d'une approche en termes de mobilisation, *Revue Française de Sociologie*, 29, 3, p.447-470.

Sites Internet

- Bouzar D. (2005), Non à l'islam-prétexte, www.bladi.net;
- Gagnerot E. (2003), Portrait: Dounia Bouzar, www.alterites.com, 23 Mai 2003;
- Nous sommes les indigènes de la République !, www.oumma.com, 2005;
- Topaloff A.(2005), Dounia Bouzar ne veut plus « faire figuration » !, www.marianne-en-ligne.fr, 6 Janvier 2005.

ANNEXES

Wallen (verlan de Nawel), L'olivier, extrait de l'album « Avoir la vie devant soi » (2004)

Qui replantera l'olivier
Ni là, ni là bas, si je sais d'où je viens
Je n'sais où je vais
Ni là, ni là-bas, si je sais d'où tu viens je ne sais où je vais
Bâtirai ma vie, sur ce qu'elle m'aura appris
Tous mes souvenirs m'aident à devenir
Tout ce que tu n'as pas eu le temps d'être
Et toi (père) et « Mama » resterez pour moi mon bel olivier

Yannick Noah et Disiz La Peste, Métis(se) (2005)

Je suis métis, un mélange de couleurs
Oh métis, je viens d'ici et d'ailleurs
Marcher pieds-nus dans la ville, en sandales dans la jungle
Je suis une éclipse, une rencontre insolite,
Je suis fier d'être métis, j'ai la chance de choisir
Si parfois je me perds au milieu des deux rives
Si j'ai besoin de repères, mes racines me guident
Une si belle mosaïque et dans mon coeur ça danse

Deux cultures, deux passés qui se rassemblent et ne font qu'un
Deux façons de penser qui se rassemblent pour ne faire qu'un
Pas besoin de voyager pour dire que je viens de loin

Kayna Samet, album Entre Deux Je (2005)

Là-bas les miens squattent les bidonvilles
Rêvent d'un bateau pour une France tranquille, loin de tout.
Moi j'ai grandi loin du port d'Alger
Dans ce qu'ils appellent une zone sensible, à genoux,
Perdue en quête d'identité,
A devoir porter mes origines au garde-à-vous.
Moi j'ai voulu savoir qui j'étais, jeune Française et Maghrébine en mal de tout.

Extrait de « Ecorchée vive », du même album (cf. supra)

[...]
Je me demande ou' je vais
21 ans à zigzaguer
A faire semblant d'avoir grandi
Moi j'en ai marre de me dire tant pis

J'en peux plus de trimer pour un taf
D'être jeune et déçue et de marcher sur mes traces
Tout le temps, toujours prendre des baffes
Pourtant j'ai besoin de vivre, laissez-moi libre
Je crois que je vais tout plaquer, je me sens attirée par le vide
Je m'accroche pour pas craquer, je suis comme écorchée vive

[...]
C'est écrit mais je crois que j'ai pas bien lu
On me l'a dit mais je ne l'ai pas entendu
[...]
On me l'avait pas décrit comme ça

Rohff, Qui est l'exemple ? (2001)

[...]

Joues pas au gros bonnet

Tu te feras détrôner

[...]

Passer sa vie à zoner

A cailler, consommer

On peut pas cautionner

T'es pas un exemple à donner

J'ai grandi en banlieue

Tu peux lire la routine l'amertume à travers la rétine de mes yeux

[...]

En plus la télévision et l'influence que porte le mauvais exemple

Le bitume, l'engrenage est de plus en plus ample

Mais qui est l'exemple ?

Est -ce celui qui s'instruit s' détruit

En séjournant en tôle, en faisant du mal à autrui

A tous les grands frères les grandes sœurs

Servons de modèle à nos petits frère à nos petites sœurs

[...]

File dans le droit chemin trace ta route ne te retournes pas

Chacun sa chance pour certains la roue ne tourne pas

Ne fume pas ne t' saoules pas

Pour ta maman et ton avenir va a l'école ne déconnes pas

Ne traînes pas rien à gratter à part des problèmes d'argent sale et

D'embrouilles qui viennent et vite t'as la haine

Y a pas de destin en commun

Fille ou garçon nous sommes les parents de demain

[...]

On t' fait dealer, troquer c'est pas une couverture

Combien d'années dure la vie d'un voyou à moins de se faire condamner ?

On donne de bons conseils aux nouvelles générations

[...]

J' compte pas passer ma vie sur le béton, faire des gosses les voir béton (verlan de tomber), pour

Quelques bâtons (somme d'argent), à coups de bâton [...]

Sniper, Pris pour cible (2001)

On est catalogués, coupables à chaque fois,
Mis à l'écart, fichés ou même montrés du doigt.
Présumé jeune et dans la mauvaise voix.

[...]

Bien souvent, j'ai ressenti dans le regard des gens
De la méfiance à mon égard, mis à l'écart et c'est vexant.

[...]

Tu deviens insociable, tout le temps tu te sens pris pour cible.
T'en as marre d'être très susceptible. Impossible,
D'instaurer un dialogue en plus pour en rajouter,
Les médias nous cataloguent, nous salissent [...].
On montre toujours les mauvais côtés,
Dans les films c'est abusé pour quoi on nous fait passer, j'suis médusé !
Faut pas pousser ! J'suis pas un arracheur de sac à main.
Survêt, baskets, casquette mais dans le droit chemin.

Regarde c'est grave, ils nous jugent par notre apparence.
Pour eux jeunes de cité rime seulement avec délinquance.
Tout ça pour une couleur, une origine qui ne reflète pas leur France,
[...]

Alors savoir qu'est-ce qui les poussent à nous mettre tous dans le même sac ?
Pourquoi quand j'croise une vieille elle s'agrippe à son sac ?
Pourquoi quand je cherche un taf (travail) je vois les portes se fermer ?
Pourquoi on me traite de voleur alors que je n'ai encore rien volé ?
Est-ce mes baskets qui font ça ? Je ne crois pas.
Est-ce ma tête qui ne passe pas ? Je ne sais pas.
Y a plein de questions auxquelles je ne peux pas répondre
Mais je ne vais pas rester là à me morfondre.
J'les calcule pas (=Je les ignore)

Rien à foutre des préjugés.
J'avance, je ne recule pas.
Moi y a que dieu qui peut me juger.
J'm'en fous qu'ils m'aiment pas.
Ou qu'ils se sentent dérangés, ici c'est aussi chez moi
Et crois moi sur parole je suis pas près de bouger.

Collectif d'artistes rap, Relève la tête (2004)

[...]

Soif de comprendre et d'apprendre sur le chemin de la vérité

[...]

C'est pas être un bidon que d'ouvrir un bouquin
Sur les chemins du savoir, tu réaliseras ton destin

Jeune homme deviens c' que tu es, pas c' qu'ils veulent que tu sois

Un habitué du drame avec une arme pour seul accessoire

S'faire tuer à l'adolescence n'a rien d' funky

Les vrais calibres sont la foi et la connaissance

Ne jamais prostituer son âme, je cite

Y'a pas d' couleur qui t' dévie d' la route de la réussite

Faut savoir qui tu es, rester vissé

Ne maudis pas l' trou où tu tombes mais c' qui t'y a poussé

[...]

Pour toutes ces mères qui nous ont mis au monde

Tous ces darons, les mains blessées par toutes ces années d'un travail immonde

Tous leurs sacrifices qu'on est trop cons pour voir jeunes

Est-ce qu'ils nous ont appris l' respect avec un gun ?

Non ! Tu préfères être craint ou préfère être aimé

A force de tester, si tu savais combien sont décédés (à cause de la délinquance)

[...]

Relève la tête et bats-toi pour le devenir

Skarla, cesse de t'apitoyer sur ton sort (skarla, verlan de lascar, terme
couramment employé par les jeunes de banlieue pour se désigner entre eux)

Relève la tête, regarde, non ça c'est pas mort

Dis-toi, celui qui veut s'en sort

Sors du ghetto et de ses mauvais sorts

Tu sais t'as l' choix, ta vie est c' que tu en fais

Gâcher un avenir, à l'arrivée ça fait trop mal

Man, mon message vient du coeur

Passe-le aux frères et soeurs,

[...]

Sois libre ou meurs en essayant d' l'être

[...]

A force de rien faire, la galère a touché tant d' frères

Pourquoi pas avancer entre nous et monter des entreprises comme Tang Frères

On a rien eu comme héritage, juste des murs de béton

Même après l'échec, jamais laisser béton (verlan de tomber)

Parti du bas faut viser l'haut, voilà à quoi nos efforts servent

Jamais tomber en faillite comme Corsair

[...]

Du même cru, du même vécu, jouer au-dessus, sortir d' la rue

[...]

Parce qu'on nous enlève

La chance du départ

Plus fort on veut croire

On sait que l'on vient de loin

Même s'ils prennent tes rêves

Pour leur pire cauchemar

Garde en toi l'espoir
On choisira nos chemins
[...]
La force d'un homme c'est l' cerveau et pas l' revolver

J viens dire aux mêmes qu'y a pas qu' le bussiness pour être dans l'élite
[...]
Juste dire, qu'ils vivent mieux, mais on n'a rien d' moins
Faire tourner la machine, qu'ils voient cette mine d'or, que cache le ghetto
Lève-toi, bats-toi ça reste l'hymne
Arrêtons d' subir, nous sommes les futurs leaders

Trop de départs, que Dieu bénisse les naissances
Que les jeunes qui m'écoutent donnent à leur vie un vrai sens
Africaine tragédie, le monde est resté stoïque
L'opresseur prend son temps pour établir notre vérité historique
Même sans perche tendue
Que les jeunes du ghetto relèvent la tête, c'est pas défendu
Issu des quartiers t'a trop d' poids sur les épaules
Garde bien les pieds sur terre et évite la taule

Ghetto, enfant du Ghetto
A vous est dédié, ce morceau
On vient d'en bas et on veut monter là haut
J'ai brisé mes chaînes et scié les barreaux
Celui qui n' veut rien faire, trouvera toujours une excuse pour s'endormir
Celui qui veut y arriver trouvera toujours un moyen pour s'en sortir
[...]
Seule notre fortune fait notre différence
Dans l' fond on est les mêmes, pour un million d' raisons différentes
J'suis venu dire qu'un homme, un vrai choisit toujours
Et qu'il est prêt au pire quand c'est l'honneur de la famille qui se joue
[...]
Tu veux être le boss réussir, poursuis tes études
Ça c'est d'la valeur sûre frère
Fais bien tes calculs garde les pieds sur terre
[...]
Toi le jeune du ghetto, relève la tête
La rue fait mal tu le sais, elle t'a fait tomber bien des fois
Tu vis des trucs de dingue
Croque donc la vie à pleines dents, fais le, étudie en solo
Yo, j'veux des intellos, jeune prodige du ghetto ??
Jeune prodige du ghetto !
Je voudrais des gars opés (opérationnels)
pour science po
Au sommet, pour mon ghetto

J'fais partie de ces jeunes perdus [...]
Reste digne mais teigneux
[...]
Cette haine me désole elle nous fait stagner en D 2 [...]
On a la même chance qu'eux, sache-le
On a pris tant de bleus, mais tant mieux, à force on défiera les envieux

[...]

C'est pour mes petits frères, cachés dans un coin en train d'boire

En train d'croire que l'échec c'est plein d'arabes et plein d'noirs

Préfèrent respecter les caïds que leurs darons (pères)

Plus speed que Christine Arron, tout l'monde debout comme Nég marrons (duo de rap formé de deux jeunes hommes antillais)

J'veux voir des skarlas juges, avocats ou docs (docteurs)

Pour nous y'a pas qu'le ciné le foot le crime et le hip-hop

J'me suis perdu sans réfléchir dans les sentiers

Relever, pour honorer mon daron sur les chantiers

[...]

Frangin, t'instruire et ne pas toujours traîner dehors

Frangin, pense aux plus jeunes qui te voient en modèle

Relève donc la tête

[...] j't'incite

A pas croire que l'échec puisse faire partie d'un rite, parce que c'est pas vrai

OK, j'veux qu' les jeunes de téc (verlan de cité)

relèvent la tête

On est pas condamnés à l'échec

C'n'est pas une fatalité, les jeunes de cité eux aussi peuvent y arriver

Avec 2 fois plus de volonté on peut grimper et parvenir jusqu'au sommet.

Kool Shen, Rohff, Dadoo, L'avenir est à nous (2005)

A l'époque ils trouvaient tous qu'on manquait d'envergure
Que le rap c'était pas de la zik (verlan de musique), qu'on ramènerait pas d'air pur
Mais moi, je voulais faire pire, créer un truc hyper dur
M'installer 20 piges (ans) et fabriquer un son qui perdure
T'as pris perpète (perpétuité), l'avenir est à nous
[...]
Si c'est vrai que ça tourne, l'avenir est à nous
Qu'il soit plus question de parler de musique tabou
Ca tue, partout
Dans les boîtes comme dans les halls
J'amène du rêve pour les mômes
Et du gros son pour les gros (expression plus ou moins identiques à « lascars »)
[...]
C'est tout ce que je sais faire, j'ai de quoi faire, faut s'y faire
J'arrêterai quand le bonheur remboursera tout ce que j'ai souffert
Le rap mon affaire
le bolide près du scoop
T'inquiète c'est le crew
Mon flow c'est le scoop
Je porte la rue comme une coupe

Saïan Supa Crew, La preuve par trois, extrait de l'album « KLR » (1999)

Mes cocos, je vois en vous mon caca et Giant Coucou
J'aime pas trop ces habits mais sur vous ça va
Une odeur de cul, ça cocotte mon majeur vous fait coucou
L'affiche si je devais m'habiller comme ça.
Vous sortez de votre cocon, une invasion à la Cocoon
Le rap-dance bizarre mais vous avez ça dans la peau
Le pire c'est que vous êtes kiffés (aimés) par les blanches cocounnes
Le sport, la chanson vous êtes forts en tout c'en est trop.

Plus de 400 ans d'esclavage, ça ne leur suffit pas et le résultat
A l'aube du millénaire règne encore le même climat
La violence n'est plus physique, elle est morale de surcroît
De jours en jours elle accroît, le peuple noir en est la proie
Vous n'êtes supérieurs en quoi que ce soit
Si oui en quoi je crois que vos esprits sont trop étroits
Car nous sommes quasiment similaires
Mais en perpétuelle guerre cela à cause d'une différence d'épiderme.

Il y a de quoi se faire du souci
Quant au devenir de l'homme sur la planète
A commencer par ce pays dans lequel je vis
Où l'on cultive la différence laissant l'unité dans l'oubli
Il y a de quoi se faire du souci quant au devenir

De l'homme sur la planète
A commencer par ce pays dans lequel je vis
Où l'on cultive la différence laissant l'unité dans l'oubli

Pourquoi être l'inspecteur Maigret
Pour savoir qui me vole, qui m'agresse
Ce sont toujours ces maghrébins
L'économie de la France est maigre, "eh ben"
C'est de la faute de ces bougnouls
Cet été au camping j'ai mis la main sur un de ces "oufs" (verlan de fou) qui allait prendre
Mon grille-pain
On est barge, hein ?
On en héberge un
Et c'est toute une famille qui se ramène
Avec des moutons qu'ils égorgent (lors des fêtes religieuses et célébrations diverses)
Un matin je voudrais me lever sans qu'il y ait tous ces boutons,
Histoire d'être seul ici
C'est pourquoi je sollicite le national front
Pour nettoyer ce que salissent ces hystériques
Qui n'ont pas mon teint
Bleu blanc rouge, moi de mon temps, de mon temps, y'avait moins de Cheb
Khaled et beaucoup plus d'Yves Montand

Alors toi t'es con puis t'es laid
Comme ceux qu'aiment pas les bicots buttez les
Tous plus qu'illico foutez les par terre puis piétinez-les,
T'façon l'raciste c'est l'gars borné qu'aime pas Rachid,
Ça joue l'fachiste mais dans le fond ça kiffe l'huile d'arachide et je parie
Qu'à la récré c'était la même, à l'époque de l'hiver
A l'été, la même, t'alertais le maître pour
Te plaindre sans cesse de Kamel
Maintenant t'apprécies Khaled mais quand
On t'tappe tu scandes à l'aide
Désolé mais j'ai du mal à croire qu'en fait Aïcha
Tu la trouvais pas laide
On sent le malaise dès qu't'ouvres la bouche
Y'a qu'des conneries des foutaises
Jette-toi d'une falaise car quand t'es là j'suis mal à l'aise
C'est simple, c'est simple,
Tu peux pas avoir le beurre, l'argent du beurre, la beurette (jeune fille d'origine maghrébine),
Sa bonne humeur et en plus qu'on t'accueille
Avec un sourire balaise (large sourire)

Les problèmes raciaux sont si denses que mon esprit suit un mauvais chemin
Et font que je suis raciste
Alors je n'aime ni toi, ni tes femmes, ni tes gosses
Gars, ni que tu me kiffes ni que tu kiffes mon beret ta vu
Vu, t'as vu comment tu pues,
Quand tu cavales derrière moi, t'as vu comment tu sues;
1001 nuits dans mes ve-ca (verlan de cave), n'y pense pas
Car tu sais, chez moi ils pensent tous comme ça fait mal...
Un coup de pied dans la figure,
J'en sais quelque chose dans la police ils assurent

Pour moi les blancs sont tous mauvais
Et c'est toujours les mêmes qui paient

Réaction hostile quand je tends la main,
Je ne comprends pas, je retenterai demain.
Je ne suis qu'un babtou (verlan de toubab, mot d'une langue africaine pour désigner un blanc),
sur ma peau ça gaze partout,
On base tous les maux, vices, fléaux sur moi.
Tout y passe, tout...
Si je respecte un minimum ma race, ça t'agresse
Je prends le risque que tu me terrasses.
Quand je respecte un maximum ta race, tu m'agresses
Il ne me reste même plus de race.
Que veux-tu que je fasse?!!
T'aimerais bien que j'efface tout, comme par tour de magie
T'imagines changer tout, tout du tout au tout
Tout autour de toi;
Mais sans atout, mais...
T'auras pris la place du sale babtou

Relic, Just Married, extrait de la compilation Rai'n'b Fever (2004)

Rai'n'b Fever Sahbi Lioum ri rak, Eneya n'goulik héya ! Eh oui ! Wouldi l'a grandit Il est dev'nu un homme, dhork Ah ! ... c'est... c'est à-dire... euh... c'est les conséquences d'la vie, gher Tarrarf ! K'ber ! Ah... fathr !	Rai'n'b Fever, mec Maintenant c'est comme ça Moi je te le dis, allé ! Eh oui ! Mon fils l'a grandit ! Il est dev'nu un homme, maintenant Ah ! ... c'est... c'est à-dire... euh... c'est les conséquences d'la vie, quoi Tu vois ! Il a grandit ! Ah... c'est fini !
---	---

Et Ouais ça y est j'me suis mouillé
T'entends les cris d' guerre arrivés (heywa !)
J'suis grillé, heywa ! j'vais m'marier (heywa !)
Va falloir fondé une famille quoi (yallah !)
C'est l'grand jour

ya lalla laroussa

Le jour de la mariée

Au lever j' suis stressé
Mais toujours en pyjama
Ma mère est toute excitée
À l'idée d' marier son p'tit dernier
C'qu'elle sait pas c'est qu' j'ai passé la nuit à angoisser
Elle me répète qu'il est midi
Et qu'hier j'étais d'sortie
Et qu'c'est vraiment pas sérieux (j'sais, j'sais) pour un futur marié
Il est temps d'me laver, d'me raser
Et en deux temps m'habiller (Hop là !)
En trois mouvements
Me voilà face à mes beaux-parents
Ma mère équipe le sucre(2) et couronne l'évènement
Et c'est qu'une fois dans l' salon
Que beau papa (rolala !) m' sort de ces questions

" Gouli cha khadam antaya dans
la vie ? "

" Dis moi, qu'est ce que tu fais dans la vie ? "

-ben chui rappeur !

-chta wouella rappeur...

ouais c'est ça rappeur...

non, non j'travaille à la mairie !

Après avoir dealé ma dulcinée
Cracher la dote pour m' marier
Ma carte bleue devenue verte y'a plus qu'a remballer
On s'en tient à ce qu'on a dit :
Rendez-vous dans un mois à la mairie.

" Wesh, grand momo qu'est ce qui ce passe là ? "

-Y'a Nacer qui se marie !

-Qui se marie ? bel hayt a sahbi,
bel rih ou bel hayt n' ta ouhad
ma idi benti !

-Qui se marie ? avec le mur mec, avec le vent ou le mur,
personne ne me prendra ma fille !

Sur le coup j'en reviens pas (haya, haya zerbi !)
Maâhlich, faut qu'on décolle montés dans la Fiat Panda

Sur le coup j'en reviens pas (allé, allé on se dépêche !)
C'est pas grave, faut qu'on décolle, montés dans la Fiat Panda

Arrivés derrière la salle c'est le saloon coffre ouvert

" Tu bois quoi gros ? Ricard ?
bienvenue chez mimoun ! "

" Tu bois quoi gros ? Ricard ?
bienvenue chez mimoun ! "

À l'intérieur les daronnes (5) courent après les mômes
C'est dur pour elles avec tout l'or qu'elles ont sur les épaules (6)
Apelle ça Brinks, convoi de fond
Ou même banque de France et sahabi et la banque chaabi (populaire) sur la piste de danse
Et les darons (5) parlent de bénéfices

" Chahal dir 1 euro ? "
-10 dirham 90 !

" Ca fait combien 1 euro ? "
-10 dirham 90 !

Quand aux cadeaux qui font 3 mètres de haut (whaou !)

À l'intérieur une fourchette, (pas mal !) un couteau, ridicule mon pototo (mon pote) !

Sinon j'aperçois ma Zoubida (8)
Pour qui j'ai le coeur qui bat
La prochaine fois Inch'Allah
Le mariage ce sera elle et moi.

"Hé guer nas li mezalek am
rahou

Am gher fi la Panda, a ben hami
Oh ! eya ! echbed !
Argenteuil Sec'
Kore & Scalp Sahbi
Ehkda !

Dower... mena... echbed !
Fi rhatar les mariés ! "

" Eh ! les gens sont tous partis
Monte dans la Panda, cousin
Oh ! allé ! bouge !
Argenteuil Sec'
Kore & Scalp (9), Mec
Comme ça !
Tourne... par là... bouge !
En l'honneur des mariés !

En 1 heure tout est réglé m'vlà déjà devant la salle
Avec un verre de lait, une datte (j'vous remercie j'avais la dalle !) (10)
Avec ma princesse au bras on est prêt à affronter tout c'monde
J'vois qu'la famille est au complet
Les beaux parents qui tapent une ronde
Il parait qu'aujourd'hui j'passe un cap et qu'j'ai grandi
Mais dans les yeux d'ma mère hier j'avais encore (7 ans et demi)
À peine arriver depuis 10 minutes on embarque déjà ma femme !
" Faut qu'elle s'change 7 fois mon fils, aujourd'hui ca d'vient une dame " (11) (relou la vieille)
Et là j'me retrouve tout seul j'sais pas où m'mettre (oh la !)
Tout le monde me scrute, j'sais pas ce qu'il y a, quoi ? j'ai une tâche sur ma veste ?
Ma femme déboule au galop (putain la 1ere danse !)
J' lâche un sourire décontracté mais tout l'monde sait que j'suis en transe
J'réfléchis 2 minutes il me dit qu'il faut pas faire de gâchis
Alors j'sors mon pas funky même sur du Cheb Mami
Tout le monde est heureux pour nous et moi je l'suis encore plus

Ce soir c'est mon jour, ma nuit, ma sensation de montagne russe.

" Ah waldi ! Donc alakoum
zwaj, c'est... heu... fait
attention les femmes... heu...
ma t'khalihach t'khlej bzaf ou...

" Ah fiston ! Donc te voilà marié, c'est... heu... fait attention
les femmes... heu... ne la laisse pas trop sortir, et...

-Nan: à la maison ! à la cuisine !

-Voilà adi hya, la... la vérité
d'la... d'la femme, parce que
attention les femmes...

-Voilà ça c'est, la... la vérité d'la... d'la femme, parce que
attention les femmes...

T'khalihoum la... la
télécommande, t'hidi la télé,
leghol !

Tu leur laisse la... la télécommande, elles t'embarquent la
télévision, je te le dis !

-Y'a pas de lézard !

-Ha oui y'a pas de lézard ! y'a
les lézard Si Mohammed, y'a
même les serpents mha les
femmes !

-Ha oui y'a pas de lézard ! y'a les lézard jeune homme, y'a
même des serpents parmi les femmes !

Ana n'goulek ! alors vraiment...
en tout cas... Ça fait plaisir
quand même !

Moi je te le dis ! alors vraiment... en tout cas... Ça fait plaisir
quand même !

- (1) Comprendre les "you-you" des femmes musulmanes qui témoignent de leur joie...
- (2) Dans la tradition maghrébine, on apporte des denrées telles que du café, du sucre, pour faire honneur aux personnes qui nous ont invités
- (3) Dote symbolique offerte par la famille du marié à la mariée dans la religion musulmane, pour qu'elle puisse s'offrir ce qu'elle veut avant le mariage et même pour après...
- (4) Comprendre : le mariage musulman est très cérémonial, complexe avec des traditions spécifiques à chacun selon les familles, le pays voire même la région d'où l'on vient, mais dans le refrain il est expliqué, que c'est la façon de faire, que cela a toujours été comme ça...
- (5) Respectivement les mères et les pères...
- (6) Pour les fêtes et autres cérémonies religieuses, les femmes maghrébines en robe traditionnelle sortent leurs plus beaux bijoux (et souvent tous ! c'est pour ça que le chanteur se moque gentiment d'elles dans les couplets qui suivent...) qui sont souvent depuis des générations dans la famille... C'est leur petite fortune amassée au bout de nombreuses années et dont elles sont fières...
- (7) Société de transports de fonds
- (8) Comprendre " ma Juliette "
- (9) Noms des producteurs de Raï'n'b Fever et Artop Production, nom de leur boîte de prod...
- (10) On offre aux mariés arrivés dans la salle où se déroule la cérémonie religieuse des dattes et du lait pour les " bénir " en quelque sorte...
- (11) Dans les mariages musulmans (pour le Maghreb, c'est une tradition à la base marocaine mais qui se développe de plus en plus) la mariée est amenée à changer de robe au minimum 7 fois et plus encore selon sa condition, pour se mettre en valeur, parce qu'elle devient une femme mariée aux yeux de tous, donc il faut qu'on l'admire, elle porte différentes robes traditionnelles typiques de sa région, de son pays, de sa famille....

QUESTIONNAIRE

Age: F M

Classe: Générale ou Technologique Professionnelle

Lieu de Naissance: France Autre

Préciser:.....

Pays d'origine des parents Père:.....

Mère:.....

Si naissance dans autre pays, âge auquel tu es arrivé(e) en France:.....

Où as-tu vécu avant d'arriver en France ?

Est-ce que tu penses appartenir à plusieurs cultures à la fois ?

OUI NON

Si oui, lesquelles ?

.....
.....
.....

Comment trouves-tu cette situation à vivre ? (Tu peux cocher plusieurs réponses)

Simple	<input type="checkbox"/>	Complicquée	<input type="checkbox"/>
Enrichissante	<input type="checkbox"/>	Appauvrissante	<input type="checkbox"/>
Facile	<input type="checkbox"/>	Difficile	<input type="checkbox"/>

Autres commentaires:.....

.....

.....

.....

.....

Y en a-t-il une dans laquelle tu te reconnais plus que dans les autres ?

OUI NON

Si oui, laquelle ?

.....

Ressens-tu parfois une opposition entre les cultures auxquelles tu penses appartenir ?

OUI NON

Penses-tu que ton sentiment d'appartenance à une culture serait renforcé par une bonne connaissance de

la langue du pays OUI NON

l'histoire du pays OUI NON

les traditions et les coutumes OUI NON
(fêtes, cuisine, vêtements traditionnels, etc.)

la religion OUI NON
(la connaissance et NON la pratique de cette religion)

les comportements et OUI NON
la mentalité

Envisages-tu d'approfondir ta connaissance de la/les culture(s) à laquelle/auxquelles tu te sens appartenir ?

OUI NON

Crois-tu qu'une meilleure connaissance de cette/ces culture(s) faciliterait la construction de ton identité ?

OUI NON

Merci de ta participation

Entretiens individuels

3 S1.

Age: 18 ans

Sexe: Féminin

Niveau d'étude: Dernière année de Brevet d'Etudes Professionnelles (BEP)

Lieu de naissance: France

Pays d'origine du père: Maroc

mère: Maroc

-- Est-ce que tu penses appartenir à plusieurs cultures à la fois ?

-- Comment trouves-tu cette situation à vivre ?

-- Y en a-t-il une dans laquelle tu te reconnais plus que dans les autres ?

-- Ressens-tu parfois une opposition entre les cultures auxquelles tu penses appartenir ?

-- Penses-tu que ton sentiment d'appartenance à une culture serait renforcé par une bonne connaissance de la langue, l'histoire, etc. ?

-- Envisages-tu d'approfondir ta connaissance de la/les culture(s) à laquelle/auxquelles tu te sens appartenir ?

-- Crois-tu qu'une meilleure connaissance de cette/ces culture(s) faciliterait la construction de ton identité ?

« Certainement.

4 Z.

Age: 18 ans

Sexe: Féminin

Niveau d'étude: Dernière année de Brevet d'Etudes Professionnelles (BEP)

Lieu de naissance: Algérie

Pays d'origine du père: Algérie

mère: Algérie

-- Est-ce que tu penses appartenir à plusieurs cultures à la fois ?

-- Comment trouves-tu cette situation à vivre ?

-- Y en a-t-il une dans laquelle tu te reconnais plus que dans les autres ?

-- Ressens-tu parfois une opposition entre les cultures auxquelles tu penses appartenir ?

-- Penses-tu que ton sentiment d'appartenance à une culture serait renforcé par une bonne connaissance de la langue, l'histoire, etc. ?

-- Envisages-tu d'approfondir ta connaissance de la/les culture(s) à laquelle/auxquelles tu te sens appartenir ?

-- Crois-tu qu'une meilleure connaissance de cette/ces culture(s) faciliterait la construction de ton identité ?

5 A.

Age: 18 ans

Sexe: Masculin

Niveau d'étude: Première année de Brevet de Technicien Supérieur (BTS)

Lieu de naissance: France

Pays d'origine du père: Maroc

mère: Maroc

-- Est-ce que tu penses appartenir à plusieurs cultures à la fois ?

Je suis imprégné de la culture de mes parents et vu que je suis né et j'ai grandi en France, je me sens aussi français.

-- Comment trouves-tu cette situation à vivre ?

D'un côté elle est enrichissante parce que tout le monde n'a pas la chance d'avoir deux cultures et connaître deux cultures différentes mais d'un autre côté, c'est un désavantage parce qu'on a pas du tout de repères. On ne sait pas vraiment où se situent nos origines profondes. Parce que on sent marocains, comme moi je me sens marocain parce que mes parents sont marocains et je me sens attaché à ce pays. J'ai grandi en France et je connais mieux la culture française que la culture marocaine.

La situation d'un immigré n'a jamais été facile (tu te sens encore un immigré ?) C'est parce que l'entourage nous le fait parfois ressentir, c'est bien ça le problème. Finalement je me sens français parce que je n'ai pas connu autre chose que la France, mis à part le Maroc, mais bon le Maroc comment dire... on se sent marocains mais sans tout à fait l'être parce qu'on ne le vit pas tous les jours, on passe au moins toutes nos vacances mais bon pendant un mois je ne crois pas qu'on puisse s'imprégner d'une culture. Sinon je me sens français, je suis français.

On trouve un juste milieu entre les deux parce que je ne me sens pas tout à fait, à 100% français, je ne me reconnais pas tout à fait... Mais être français, c'est des valeurs: la démocratie, la liberté, les valeurs républicaines... (tu te reconnais dans ces valeurs ?) En grande partie oui. Ma manière de penser se rapproche plus de la culture française que marocaine mais c'est vrai qu'il y a des valeurs qui ne sont pas bien comprises en France, des valeurs marocaines. Je pense que la culture française, mis à part qu'elle est rétro comparée à d'autres cultures, elle est aussi trop libérale. Trop, trop de liberté demande beaucoup de responsabilité et tout le monde n'est pas assez responsable, c'est un gros danger.

-- Y en a-t-il une dans laquelle tu te reconnais plus que dans les autres ?

La culture marocaine.

-- Ressens-tu parfois une opposition entre les cultures auxquelles tu penses appartenir ?

Quasiment tout le temps, les marocains sont plus attachés, donnent plus d'importance à leurs origines que la culture française, elle cherche toujours le développement, aller de l'avant et surtout pas se rattacher au passé. Je ne sais pas si c'est à cause du passé de la France, des erreurs que la France a pu faire dans le passé mais c'est vrai que les français aiment bien aller de l'avant et surtout imiter la culture anglo-saxonne. La culture américaine et anglaise c'est vraiment pas ma tasse de thé. (Tu te reconnais dans le libéralisme français ?) Oui, ça peut offrir de grands avantages: vouloir toujours se surpasser, connaître de nouvelles choses, pas toujours être freinés par nos origines.

(Ce serait plus marocain ?) oui, le blocage, pas trop changer les choses parce qu'il y a un risque de se mettre en danger, il y a un sur place des mentalités, des manières de penser... Comme s'il y avait quelques années de décalage entre les deux cultures, la culture marocaine qui est surtout fixée sur son passé parce que son présent n'est pas tout à fait à la mesure de son passé. Son passé est plus glorieux que son présent. Je n'aime pas trop supporter les choses, j'essaye de trouver des solutions aux problèmes... il y en a qui, pour résoudre ce problème, imitent les autres, faire comme eux pour me sentir plus français ou faire comme les personnes qui sont entre guillemets français parce que je ne sais pas si je pense être français... cette solution, je ne l'accepte pas, je préfère porter un renouveau, une nouvelle génération française.

(Qu'est-ce que tu mettrais dedans ?) Plus de désir supprimer les tabous qu'il y a, parce qu'en France on a surtout un sens... on aime bien être rattaché à sa communauté, on dirait peut-être le contraire, que la France est multiculturelle. Mais en France on a vraiment des communautés d'origine étrangère, au-delà des origines nationales, qui se referment sur elles-mêmes, il n'y a pas de mixité. On prétend qu'il y a un mélange mais c'est pas vrai parce qu'il suffit de sortir de notre environnement pour ne vraiment plus se sentir chez soi. On se sent vraiment perdus, si moi je vais dans le 16^{ème} par exemple je vais me sentir un peu mal à l'aise, surtout à cause des gens. C'est pas à cause de moi, plutôt à cause des gens. Ils vont te le faire ressentir que tu n'es pas là...

(Que penserais-tu de quelqu'un du 7^{ème} qui vient au Plateau [quartier de Creil] ?) Est-ce qu'il viendra déjà ? Est-ce qu'il aura le courage de venir au Plateau ? (Courage ?) On a souvent une mauvaise image, c'est vrai c'est pas trop le meilleur endroit ou celui où il se passe le moins de choses mais je pense que c'est une expérience à vivre, lui montrer une autre manière de vivre... Ils entendent les infos, c'est vrai dans les infos ils mettent cité égal violence, je crois qu'il y a

plus de choses à apprendre, il y a plus d'enrichissement dans une cité que dans un quartier bourgeois. Je pense que la bourgeoisie, c'est vraiment un enfermement, il n'y a pas de voisinage, chacun vit chez soi, chacun se renferme chez soi alors que dans une cité, ça vit quoi. Les personnes se rencontrent dans la rue, ils font des pics-niques: j'a vu ça, nos mères elles se donnent RDV, elles se retrouvent devant le jardin, elles se réunissent entre « mama »... il y a un sentiment fraternel. Mais c'est dû aussi à la difficulté de la vie, les gens se rapprochent entre eux pour se donner plus de courage et de confiance.

(Pourrais-tu me préciser ce que tu entends pas une nouvelle génération ?) Plus de tolérance, on a beau dire que la tolérance est une valeur fondamentale de la France mais je crois que de ce côté là on est hypocrite mais à un point... Il faudrait déjà se tolérer entre nous et on ne se tolère pas, parce qu'on a peur de l'autre, on a des clichés, aller vers l'autre c'est peut-être une solution mais c'est pas suffisant. Il y a quelques années, je ne sentais pas qu'il y avait vraiment une différence entre nous, tous français. On voit qu'on a les mêmes chances que les autres, à un certain âge on se rend compte... ça nous tape à la figure, moi personnellement, cette différence qu'il pourrait y avoir entre nous: il y en a qui sont plus chanceux que d'autres, plus avantagés que d'autres mais c'est pas pour ça qu'il faut se freiner et se dire que ce ne sera pas possible, parce que tout est possible.

Ma différence, d'avoir la culture marocaine, c'est les autres qui en font un frein, pour moi c'est un plus. Ici on a peur de ce qui est différent, c'est forcément mauvais, il est pas comme nous parce qu'il est issu de l'étranger, ça peut-être un danger pour nous parce qu'il a peut-être une autre manière de penser, peut-être il est pas d'accord avec nos valeurs. La peur de ne pas avoir le même mode de penser. Pas d'accord avec... On dit que les jeunes communiquent beaucoup mais on ne communique pas, on parle surtout dans le vide, de ce qu'on va faire le samedi soir... on est plus attachés à notre image, à l'image qu'on peut donner. La plupart des gens n'osent pas être vrais, surtout ici, dans le lycée où je suis. Les gens sont là à avoir peur de l'image qu'ils peuvent donner... je peux comprendre, ils ont du mal à se trouver, moi aussi je suis encore dans ce problème là.

On est tous là à se poser des questions: qu'est-ce que je vais devenir ? Qu'est-ce que je vais être ? Qu'est-ce que je vais faire ? Moi je dis que dans un environnement comme la cité, on a tendance à grandir plus vite mais arrivés à un certain âge, on regrette d'avoir grandi trop vite et on est même là à vouloir faire machine arrière, éviter d'aller encore plus vite. Grandir c'est pas forcément une bonne chose (c'est inévitable...) oui, je suis d'accord mais c'est surtout la manière dont on grandit. On voit des choses, on fait des choses... avant l'âge, avant les autres: j'ai lu un article sur la sexualité des gens et les jeunes dans une cité sont plus en avance que dans un quartier bourgeois.

J'étais à Marie Curie (le lycée de Nogent/Oise) et les origines sociales étaient assez différentes, il y a vraiment de grands écarts mais il n'y avait pas tant de complications. Arrivés à leur majorité ou lorsque les gens s'approchent de leur majorité, il y a un changement, un gros changement. Des gars qui ne veulent plus trop se mélanger avec toi parce qu'il y a toujours cette crainte, je n'arrive pas à la définir... Mais comment l'expliquer ? Je suis dans la même classe que toi, j'apprends les mêmes choses que toi. Avec certaines personnes j'ai passé un an dans leur classe, c'est du temps quand même, tu les vois tous les matins et il y a toujours ce « bonjour, au revoir » qui persiste, il n'y a pas d'autres choses alors que avec d'autres personnes, j'essaie de me rapprocher, une fois que tu les connais, il n'y a aucune différence. C'est ça le problème, on se fait des différences dans la tête alors qu'il y en a pas du tout, alors moi ce que je mettrais dans cette nouvelle génération, c'est s'en rendre compte d'abord, qu'il n'y a pas de différence.

Quand on me dit « on est tous égaux », oui dans le papier « on est tous égaux » mais dans les pensées on est pas égaux. C'est dans les lois qu'on est tous égaux mais dans la vraie vie, c'est le mot qui n'existe pas dans notre société, surtout dans le libéralisme dans lequel on s'enfonce, il n'y a pas d'égalité, pas du tout. Pour moi l'égalité, c'est d'avoir les mêmes chances que tous les autres alors que non, c'est pas possible même si on le voulait. Ça fait depuis 1848, la déclaration des droits de l'homme, qu'on dit que nous sommes tous égaux mais quand on compare cette époque à aujourd'hui, les écarts n'ont pas régressé. Il y a beaucoup de différences entre les couches sociales alors que qu'on est en train de dire plus de laïcité, plus de tolérance... Les trois quarts des français de souche immigrés ne savent pas parler arabe et ne sont imprégnés que de la culture française. On dit souvent qu'ils ne savent pas ou donner de la tête, ils sont en manque d'identité mais c'est pas dû à ça parce qu'ils sont plus français que maghrébins, ou de n'importe quelle origine. Le plus gros problème dans cette situation c'est que je ne connais pas trop ma culture musulmane, maghrébine parce que je n'ai pas grandi avec ça mais je suis dans un endroit où je ne connais que ça mais ne suis pas accepté, alors tu as une certaine... on ne va pas dire haine parce que c'est trop fort mais une certaine colère.

(A cause d'un déchirement ? D'un choix ?) On a pas trop de choix à faire parce qu'on est ce qu'on est, on est plus en train de subir ce manque d'origines: dès qu'on va là-bas, on est pas chez nous, dès qu'on vient ici, on est pas chez nous. (Tu le subis ?) Je l'ai subi, je suis encore en train de le subir mais je sens un petit optimisme, il y a des bons côtés comme des mauvais: on est avantagés parce qu'on connaît plus de choses mais ça nous fait perdre nos repères aussi, on ne sait pas qui on est, d'où on vient. On est nés dans la Méditerranée, on est français mais les français dans leur passé on fait du mal à notre communauté et une fois qu'on est là, ils continuent à nous stigmatiser « lui c'est un immigré, il faut que je fasse attention ! »

En ce qui concerne les discriminations dans le travail, même dans une recherche de stage, j'avais le même CV, voir plus important, que des personnes de ma classe mais les personnes d'origine étrangère ont eu plus de difficultés à trouver un stage que les français, c'est des choses comme ça. C'est vrai que l'effort doit quand même venir de nous, je ne suis pas d'accord avec les personnes qui disent « ils nous ont mis dans cette situation donc c'est à eux de la régler » (pas de victimisation...) Non, je ne suis pas d'accord, le plus gros travail doit venir de nous, pas des autres, mais si on le rend plus facile, je crois qu'il y aura moins de haine. Notre image elle n'est pas intégrée, elle n'est pas ancrée dans la société française.

-- Penses-tu que ton sentiment d'appartenance à une culture serait renforcé par une bonne connaissance de la langue, l'histoire, etc. ?

Si, on est plus dans l'ignorance parce que si j'apprends mieux à connaître ma culture marocaine, à avoir plus de renseignements sur comment ma culture a évolué, celle de mes parents surtout, j'essaierais d'avoir des réponses à mes questions sur cette culture, de trouver des choses qui se rattachent à moi. Vu que nos parents n'ont pas d'accès à l'enseignement, ils pensent pas trop à nous l'enseigner... ils nous enseignent les choses mais d'une autre manière que l'école. Il faut tenter l'expérience !

L'histoire, elle est commune, elles sont liées. Il y a beaucoup de choses en commun, si je sais plus d'ou' sont originaires mes parents, je crois que ce serait un plus. (Tu te sentirais plus marocain ?) Oui, oui.

-- Envisages-tu d'approfondir ta connaissance de la/les culture(s) à laquelle/auxquelles tu te sens appartenir ?

ça serait ridicule de dire non, si je suis en train de fêter l'Aïd, il faut que je saches pourquoi. Moi je le fête... si je fête Noël, il faut que je saches pourquoi je suis en train de le fêter. De ne pas fêter ces récurrences, ce serait vraiment supprimer une chance de pouvoir... De ne pas chercher à approfondir la connaissance sur le sujet.

(Pourrais-tu me reparler un peu de ce que tu entends pas nouvelle génération ?) ça nous permettrait de créer un nouvelle identité, de créer les nouveaux français, quand notre génération sera plus grande il y aura plus de mixité qui va se créer. Plus la société sera mélangé, la preuve aux USA... cette société elle est née des différents métissages, c'est vraiment plus les anglais qui sont partis aux USA, il y a les hispaniques, les afro-américains, les irlandais: tout ça c'est un mélange. Moi je dis que ça va donner un peu près la même chose en France, après s'il y a la formation de ghettos, de communautés...

J'espère pas, ce sera à nous...Le communautarisme n'est pas forcément mauvais mais il faut qu'il y ait un certain échange: il ne suffit pas de mélanger les gens pour qu'ils commencent à avoir des affinités. L'esprit communautaire est vraiment ancré, je ne crois pas que ça va se dissoudre... Les communautés que je vois ce ne sont pas la maghrébine, la française ou l'indienne mais c'est plus une façon de penser, ce ne sera plus lié aux origines mais vraiment à une pensée, à une manière de vivre. La génération d'enfants d'immigrés n'est plus autant marocaine, autant immigrée que ça, on est en train de créer une nouvelle communauté, une nouvelle manière de penser qui est tirée de nos origines et de notre expérience en tant que français.

6 S2.

Age: 27 ans

Sexe: Masculin

Niveau d'étude: Licence professionnelle

Lieu de naissance: France

Pays d'origine du père: Algérie

mère: Algérie

-- Est-ce que tu penses appartenir à plusieurs cultures à la fois ?

Oui, un peu des deux même si je pense que c'est quand même beaucoup plus celle d'origine de mes parents forcément, puisque ce sont mes parents qui m'ont élevé. Maintenant je pense qu'il y a aussi... parce qu'on fréquente d'autres personnes originaires de notre communauté, même de communautés différentes, mais il y a certains codes, parce qu'on vit dans une ville, on est une minorité. Et je pense que c'est aussi peut-être une troisième culture. (Je ne te suit plus...) Moi personnellement j'essaie de prendre le bon de toutes les cultures, quel que soit... même si la culture je ne la fréquente pas de près et de loin. (Tu parles de minorité...) Ben, on vit à Creil, c'est une ville où il y a quand même beaucoup de minorités, sénégalaises, pakistanaises... (Communautés d'étrangers ?) D'enfants d'immigrés, pour se mettre d'accord il y a peut-être des nouveaux codes (Entre qui et qui ?) Pour communiquer tout simplement.

(Entre les différentes communautés ?) Oui. Moi personnellement, c'est pas mon cas mais tu remarqueras par rapport à des codes, tout ce qui est street wear, tout ce qui est rap c'est... Certains pensent que c'est des effets de mode, mais en fait non, c'est mon avis personnel: les jeunes se retrouvent à travers ça et essaient de se mettre d'accord sur ce genre de codes. Moi personnellement... c'est un peu plus compliqué parce que c'est une analyse sur moi mais je fais très peu d'analyse sur moi donc... C'est des codes superficiels donc non, je ne me reconnais pas dedans. (Dans d'autres ?) L'aspect culturel, ce qu'il y a de mieux en fait... je suis de religion musulmane, à mon avis la religion, ce n'est pas de la culture, ça transcende la culture, mais même à travers ça, ça crée des modes, des comportements. Donc la religion a créé une certaine culture.

A partir de là, c'est ce qui retourne aux communautés. Par rapport à la communauté pakistanaise, turque, c'est là on se retrouve, c'est-à-dire l'hospitalité, la gentillesse, la démarche vers l'autre, la curiosité mais ça c'est mon côté. Mais c'est supra-communautaire, prendre les bons côtés quelque soit la culture (Par exemple ?) On a affaire à des personnes françaises de souche, c'est prendre leurs bons côtés aussi. J'ai fréquenté des américains, des allemands,

différentes personnes... (qu'est-ce que tu as appris ?) Ben pas grand chose, peut-être l'organisation, je suis très désorganisé dans ma vie privée mais pas dans ma vie professionnelle. Clin d'œil au Maghreb, parce que je viens du Maghreb, c'est peut-être un problème d'organisation. C'est un gros défaut et c'est peut-être ça que j'ai pris de l'Occident maintenant, à notre époque.

-- Comment trouves-tu cette situation à vivre ?

Compliquée parce que très honnêtement, en fin de compte, tu vas en Algérie, tu es un français, tu es en France, tu es un algérien, on a dû te le dire, je ne sais pas, des milliards de fois. Nous on se situe dans la Méditerranée, donc dans la flotte, il faudrait qu'on crée peut-être une petite île pour se greffer là-dessus. Parce qu'il y a quand même quelque chose de bien je vais t'avouer, c'est quand tu pars en Algérie, on ne le sait pas. Quand on t'entends parler, tu n'as pas d'accent (On ne sait pas quoi ?) Seulement physiquement on ne sait pas que tu es né en France. Moi vestimentairement je suis quelqu'un de très humble, je m'en fout donc on ne me situe pas, on ne sait pas d'où je viens.

Ça ne me dérange pas de passer inaperçu honnêtement, au contraire parce que en fin de compte les premiers contacts que j'ai en Algérie, c'est des contacts sains, comme si je faisais partie du club, ça fait plaisir. Parce qu'en France, tout de suite « Non », tout de suite « Tu ne fais pas partie du club » (pourquoi ?) je ne sais pas, c'est le regard des gens honnêtement. (Qu'est-ce que tu ressens ?) Ah, mais c'est pas forcément de la haine, des fois c'est justement... au contraire, c'est « pauvre petit, on sent que tu en chies ! » Ecoute, je passe des entretiens, j'ai 28 ans et je m'en suis pas encore sorti dans la vie professionnelle, donc c'est souvent des regards compatissants.

Des employeurs ?) Oui, même des gens quand tu parles... je l'ai ressenti, peut-être que c'est moi qui me fait un film. Honnêtement je ne peux pas te l'expliquer, c'est peut-être dans ma tête, dans le contact, quand tu demandes ton chemin par exemple. (Pourquoi de la compassion ?) Très bonne question mais je n'ai pas la réponse. Par rapport aux gens, tu es en Algérie, tu es en France. Tu es en Algérie, même avec le côté sens de l'hospitalité des maghrébins, etc. c'est quelque chose qui se ressent. Tu commence à parler et petit à petit, le regard des gens qui sont là « tu fais partie du club » et petit à petit, ils sont là et puis ils commencent « non, t'es pas d'ici toi ». Parce qu'en fait j'ai un accent et même à travers cet accent là, au départ ils me prennent pour quelqu'un du club mais peut-être pour un kabyle. Moi je viens du coin arabe de l'Algérie, bismillah. Donc je fais partie d'un club un peu similaire, donc « ok tu es du bled ». Après quand je leur dit qu'on est français, ben là après il y a un rapport différent. Meilleur, moins bon... mais différent.

C'est pas forcément péjoratif mais c'est un rapport différent (Pourquoi tu trouve que cela complique la situation ?) Peut-être là ça vient de moi parce que j'ai peut-être envie d'être acceptée tout simplement comme je suis. (Tu as l'impression de ne pas l'être ?) Oui, pour faire partie d'un club. (Et de quel club tu voudrais faire partie justement ?) D'aucun club, le club de l'humanité, c'est-à-dire que quand tu vas vers quelqu'un simplement qu'il n'ait pas... après on vit dans le monde tel qu'il est. Tu sais quand tu dis bonjour, il y a toujours un temps et puis après « Ah oui, il est gentil lui, ok bonjour ». (Des stéréotypes ? Des idées reçues ?) Oui, c'est exactement ce que je voulais dire. En fin de compte on est sur terre donc il faut vivre et pour vivre il faut un travail. Première problématique: trouver un travail, donc trouver un travail en France. Donc après on cherche un travail, on cherche, on cherche... et puis on se dit « c'est peut-être moi qui n'est pas compétent, c'est peut-être la crise, etc. » (Parce que tu n'es trouve pas ?) Voilà.

Suite à ça, quand tu as l'occasion de faire tes preuves, tu te rends compte « non, c'est pas moi qui suis nul, c'est pas mes compétences qui sont en jeu donc c'est peut-être autre chose ». En fait c'est cet autre chose qui dérange, qui me dérange personnellement. C'est pas rapport à ce que je t'ai dit tout à l'heure. C'est peut-être que je ressens... une partie de la culture française, pas tous parce que je connais beaucoup de français qui ne sont pas du tout comme ça mais le problème c'est que en général, c'est pas eux qui ont les cartes en main. C'est pas rapport aux clichés, aux codes, à mon physique, à mon apparence qui dit que je ne fais pas partie du club. Je retourne sur le club. Donc je ne sais pas: le club France, le club Creil, le club F.C. Creil, F.C. Barcelone, j'en sais rien. En tout cas chacun fait partie d'un petit club et moi j'en fais pas partie.

(Tu penses que c'est en lien avec les origines ?) Oui (et l'île flottante ?) non, ce n'est pas un côté solitaire, j'a bien dit « nous, on est au milieu ». En fin de compte, comme on ne trouve pas notre place, à un moment il faut peut-être créer... en fait je pense que l'île flottante, c'est peut-être ça le communautarisme en général. (Tu crois que c'est dangereux ?) Oui parce que j'ai fait une licence professionnelle « management des collectivités territoriales », très ancré fonction publique, il y a des valeurs que tu as du voir lors de ta formation. Donc on parle souvent d'ascenseur républicain, il faut que la France montre l'exemple, l'Etat montre l'exemple, après les collectivités montrent l'exemple et ainsi les entreprises pourront montrer l'exemple parce qu'on a beau dire, on a beau demander des choses, des devoirs aux gens si ils n'ont pas accès à leurs droits, parce que le travail c'est un droit, à partir de là ça va créer des foyers de discorde et c'est chaud à éteindre. De cette façon on voit qu'il y a des foyers de discorde parce qu'il y a plein de gens qui ont de la bonne volonté, qui veulent faire des choses mais petit à petit... rien pour qu'ils s'impliquent dans leur vie de tous les jours, parce que la première difficulté c'est

s'impliquer dans la vie de tous les jours parce que c'est pas l'Etat qui va trouver la solution, ce sont les gens. On est tous là, si on fait chacun un petit effort autour de nous déjà je pense que la vie de tous les jours sera meilleure.

Mais si on a pas accès à nos droits, comment peut-on exercer ses devoirs ? Moi je les exerce parce que j'ai des convictions qui me viennent d'ailleurs, qui ne sont pas, contrairement à ce qu'on peut entendre, mais ce n'est pas la démarche officielle de l'Etat français, mais ce qu'on peut entendre dans les médias. Ces convictions là ne concordent pas avec la République, ce qui est faux, c'est ce que je pense, même si ça ne reste pas entre nous. Je fais trois piliers [principes de l'Islam] sur cinq: il y a le pèlerinage, je le ferai un jour, l'autre pilier, c'est la prière que je ne fais pas. C'est les médias, je pense que c'est une illusion véhiculée par l'histoire: la religion musulmane par rapport à l'Occident, c'est vrai que ça date de longtemps. Ça date des fois des croisades, ça date aussi de l'expansion de l'Islam, à partir de là il y a eu une certaine frayeur, c'est bien normal (les chrétiens aussi...) cette illusion là, changer l'histoire ça ne va pas se faire du jour au lendemain. Même si on sait ce qui s'est passé, moi personnellement, ce travail là ça va être très long, j'en suis conscient mais il n'empêche...

(Quel travail ?) Refaire ce travail sur l'histoire parce qu'elle est un peu erronée, on entend certains articles, certains reportages... là ils ont fait des efforts mais ils se sont trompés. Je vais te donner un exemple: avant l'empire ottoman, au moyen-âge, pendant qu'il y avait beaucoup de conversions, on disait que les conversions étaient dûes au fait que les chrétiens et les Juifs payaient des impôts (pour ne plus les payer...) ils se sont convertis. Alors qu'en fait, ils se sont convertis pas pour payer moins d'impôts: les musulmans, c'est un acte envers Dieu, un acte de foi, normalement cet aumône il la donne naturellement et c'est vrai qu'il y a une période où il la donnait. C'était de fait, tu ne peux pas entrer dans la religion musulmane, être musulman si une partie de ton argent ne revient pas aux pauvres. Je ne connais pas le pourcentage, c'est un pourcentage de tes richesses par rapport à ton niveau de vie, donc si tu n'as pas, tu ne peux pas l'assumer, tu ne l'assume pas.

Donc le musulman lui-même fixe cet impôt là, c'est lui qui donne mais si il ne veut rien donner, il ne donne rien. C'est les musulmans qui organisaient la vie dans la cité donc ils étaient obligés de faire payer les impôts, parce que c'est un impôt salulaire. C'était le côté société, déjà ils ont fait des efforts parce qu'ils disaient que la vie était harmonieuse en ce temps là avec les musulmans parce qu'ils toléraient d'autres religions, ce qu'ils ne disaient pas avant, ils commencent à le dire. On vit et on grandit en France et personnellement j'ai rencontré beaucoup de français avec des convictions, parce que c'est important de rencontrer des gens avec des convictions, mes parents sont des gens avec des convictions bien évidemment, je pense que c'est à eux que je dois ça en priorité.

Je pense que c'est important d'avoir ça parce que avec la société, c'est ça qui va tout définir par la suite, quand on va grandir, c'est ça qui a fait que je suis resté, quelqu'un de tranquille, dans ma vie, malgré que peut-être j'ai eu certaines opportunités puisque je vis à Creil quand même donc... Moi quand j'ai un prof en CM2 qui dit que la France c'est que tu sois blanc, jaune, vert, bleu, on s'en fout, c'est important. Parce qu'ils ne me l'ont pas tous dit, j'en ai entendus qui disaient « faites attention, tournez-vous plutôt vers des métiers... très professionnels », alors que tu as des capacités. Moi j'ai un ami qui travaille dans une entreprise de Nogent qui fait des culasses, il fait du contrôle qualité, c'est du travail presque à la chaîne. C'est quelqu'un qui a un super potentiel, qui a besoin de confiance en lui et simplement il est rentré au mauvais moment à l'école. Mais il faut être fort: j'ai un autre ami qui est dans la fonction publique, il s'est battu tout au long de sa vie et il a eu la même difficulté, problème de confiance en lui mais il a repris les devants.

-- Y en a-t-il une dans laquelle tu te reconnais plus que dans les autres ?

Oui, après il y a le fantasme, le fantasme d'être musulman tout simplement. Il y a toute une donnée à savoir: il n'y a que Dieu qui le reconnaît, donc quand on est croyant, c'est important. On peut être musulman sociologiquement mais après il y a aussi l'aspect religieux, c'est un rapport avec Dieu. C'est quelques chose de personnel et à Dieu, tu ne lui mens pas. Tu as beau dire « je suis d'une communauté », jour d'apparence, dire « je suis comme ça »... Donc comme on ne ment pas, le fantasme c'est d'être musulman. C'est une aspiration, c'est ce que je voudrais être... Je suis musulman sociologique mais j'aimerais bien en faire plus... Je suis français et algérien: quand je suis en France, je suis français; en Algérie, je suis algérien. Tu m'avais posé la question il y a sept ans, je t'aurais répondu différemment, c'est sûr mais maintenant j'ai grandi, c'est clair dans ma tête. D'ailleurs, je suis plus français que certains je pense et en Algérie, je suis plus algérien que certains, peut-être que parce que sur terre je suis plus terrien que certains, voilà. Je ne vais te raconter toute ma vie ! Non, je plaisante...

-- Ressens-tu parfois une opposition entre les cultures auxquelles tu penses appartenir ?

Parce qu'on parle de culture mais en ce moment on va plutôt parler de non-culture, d'a-culture. J'ai plus l'impression qu'il y ait quelque chose de culturel en France ou en Algérie, bien sûr il y a certaines valeurs, certaines choses qui restent mais j'ai l'impression quand on est dans une certaine uniformisation de la pensée... (mais toi personnellement, ou' est-ce que tu ressens parfois des oppositions ?) Non, à un moment il y a aussi l'acceptation: le contrat social de Jean-Jacques Rousseau qui disait que pour organiser la société, il fallait que chacun signe un contrat social donc il y a des libertés et la principale est justement le libre arbitre, faire en sorte

de se contraindre, puisque tu acceptes le contrat social, tu es d'accord. Tu es en France donc tu acceptes, tu es en Algérie, tu acceptes. Ils ont un mode de vie, tu vas pas arriver avec tes gros sabots donc tu acceptes le mode de vie. Si tu n'es pas d'accord, c'est au-dessus comme je t'ai dit, ça transcende la culture, c'est ma religion.

Mais la première chose de la religion, c'est l'acceptation, la tolérance des autres, je pense qu'en Algérie il y a autant de problèmes qu'en France sur l'intolérance. C'est pas parce qu'on est dans un pays musulman, en Algérie, qu'on est forcément musulman. Je connais plein de convertis qui sont musulmans, pas seulement sociologiquement, et d'autres, c'est pas que je ne considère pas parce que je ne peux pas juger, constater... (tu acceptes les deux ?) toujours en restant courtois, quand on est pas d'accord, parce qu'il faut le dire, on a une réflexion mais il ne faut pas vexer la personne. C'est important de ne pas vexer les gens.

-- Penses-tu que ton sentiment d'appartenance à une culture serait renforcé par une bonne connaissance de la langue, l'histoire, etc. ?

Oui, là je ne parle pas simplement en tant que français né... en tant qu'algérien né en France mais aussi en tant qu'algérien parce qu'il y a pas mal de fantasmes en Algérie par rapport à leur histoire. Depuis 1830, ils ont fait une révolution organisée sous l'égide du FLN, ça c'est faux: il y a des petites révoltes mais c'était complètement désorganisé, parce que c'était une colonie. Depuis 1830 l'armée française était très présente mais c'était pas le FLN, comme tous les algériens le pensent. Par rapport à l'histoire il y a des choses à refaire (refaire ?) Oui, c'est un lapsus révélateur peu-être. A réécrire, à reprendre, les vrais éléments, faire un vrai travail d'historien, balayer le côté politique des choses.

(Mais toi penses-tu que tu te sentirais plus appartenir à une culture si tu la connaissais mieux ?) Oui, moi jusqu'à la fin de ma vie j'apprendrai des choses, c'est ma politique, ma philosophie parce que je pense qu'il faut apprendre des choses jusqu'à la fin de sa vie donc oui, forcément oui. Il y a des profs qui se détournent du programme d'histoire, heureusement, mais il y en a d'autres qui restent très collés au programme. Les traditions je connais en général, je retourne dans mon bled régulièrement, ça c'est de la culture. La culture il n'y a pas de soucis, au niveau de la religion ça c'est un autre problème, c'est bien plus technique. Là j'ai beaucoup de lacunes. (Et en ce qui concerne les autres aspects, la langue par exemple ?) Je parle l'arabe dialectal (et l'arabe littéral ?) non, ça me frustre beaucoup honnêtement; même l'arabe dialectal je parle « vie de tous les jours » mais dès qu'il y a une conversation sérieuse, politique, etc., j'ai plus de vocabulaire, plus rien, je continue à comprendre et à me faire comprendre mais c'est sourd-muet. Je fais un effort, j'essaie de communiquer, c'est peut-être quand j'étais petit, on ne faisait pas d'effort par rapport à moi.

-- Envisages-tu d'approfondir ta connaissance de la/les culture(s) à laquelle/auxquelles tu te sens appartenir ?

Oui, c'est plu une question de temps; le cinéma c'est de la culture, la BD... pour l'instant je vais vers ce qu'il y a de plus proche de moi, cinéma, BD, je dessine. Il m'est arrivé de parler de cette double culture à travers ça... Il faut galérer pour trouver un cinéma arabe, il faut le temps et les moyens. En France, il faut aller à Paris. Je te poserai les mêmes questions après si ça ne te dérange pas.

-- Crois-tu qu'une meilleure connaissance de cette/ces culture(s) faciliterait la construction de ton identité ?

Oui, même si je regarde par rapport à mes 20 ans, maintenant j'en ai 27, tout ce que j'ai appris ça m'a permis de me trouver. Donc me connaître et même j'apprends tous les jours sur moi. Très honnêtement oui. Pour apprendre à se connaître les uns les autres, je pense qu'il faut déjà faire la démarche vers soi et bien apprendre à se connaître. Et à partir de là, aller vers l'autre parce que si on vient d'une culture, tu connais déjà la culture... tu en apprends sur toi et puis tu commences à en apprendre sur les autres, ensuite tu n'as plus peur. Parce qu'en général c'est parce que tu as peur que tu fais des clichés, des stéréotypes, etc. Je ne t'apprends rien parce que je vais te poser les mêmes questions. Les beaufs, en général, vivent avec les personnes étrangères, au Plateau il y en a de moins en moins des personnes d'origine française, le principal d'Havez [collège du quartier] m'a dit « ici les étrangers, c'est les petits blancs ». Il y a une certaine solidarité qui s'est installée entre eux parce qu'ils restent ce qu'ils sont, dans leur comportements, leur réflexion, leur style vestimentaire mais ils sont solidaires avec n'importe qui.

Ils vivent avec ce genre de personne, mais il y a des gens qui font de la politique, ils ne sont pas au contact de ces étrangers et eux ils sont peut-être de droite, même d'extrême droite. C'est des personnes qu'on peut récupérer, qu'on peut rattraper, essayer de les ramener dans le droit chemin. C'est des gens qui ont du cœur, peut-être que je suis trop sensible, idéaliste, etc. mais en tout cas ils n'ont pas de mauvaises intentions, c'est pas des gens mauvais. Alors que beaucoup de gens qui font de la politique, quand ils ont les cartes en main ils ne font rien avec. C'est ça la différence. Quand tu as les cartes, on voit ce que tu fais avec. Soit tu vis dans la réalité soit dans l'illusion.

7 A.-L.

Age: 18 ans

Sexe: Féminin

Niveau d'étude: Première année de classes préparatoires

Lieu de naissance: France

Pays d'origine du père: France

mère: Martinique

-- Est-ce que tu penses appartenir à plusieurs cultures à la fois ?

Physiquement oui, parce que j'ai vécu 18 ans en Martinique (tu m'as dit que tu étais née à Paris...) A 1 mois, j'étais déjà en Martinique, je suis à Paris depuis cette année. La culture antillaise, maintenant... (que veux-tu dire par « physiquement » ?) En fait mon père, il est juif, donc il est Pied Noir algérien, de ce côté là toute ma famille a vécu en France et je ne me sens pas particulièrement proche d'eux même si, on peut dire que j'ai du sang Pied Noir. Mais je me sens carrément plus proche de la culture antillaise.

Mon père est né en Algérie, il y a vécu douze ans un peu près et après il est parti en France avec sa famille pendant la guerre d'Algérie. Avant tout, je pense que c'est une situation super difficile à vivre, parce qu'en fait j'ai cru comprendre, par rapport à ce que mes parents m'avaient dit, que mon père est sa famille vivaient plutôt bien en Algérie. Même si ce sont des descendants de colons, etc., que ce sont des français plus ou moins, c'était un peu mitigé au niveau de l'indépendance, mais ils se sentaient très bien en Algérie, même si ils ne le vivaient pas forcément bien à cause des algériens. Quand ils sont arrivés en France, ils arrivaient sans rien, ils ne savaient même pas parler le français (ils parlaient arabe ?) ils ne parlaient qu'arabe, donc ils ont fait des petits boulots, petit boulot sur petit boulot, ce qui fait que mon père arrêté les études super tôt, à 14 ans un peu près. Je pense que c'est une situation super difficile à vivre, même d'ailleurs il ne veut jamais en parler, voilà pourquoi je ne sais pas grand chose.

(Et le lien avec toi ?) Parce que ça dépend de l'environnement, moi j'ai jamais vécu ça, j'ai jamais vécu l'Algérie, j'ai jamais vécu même en France, enfin en France pas avant Septembre 2004. Donc j'ai toujours vécu en Martinique, donc mes deux parents auraient été antillais, je pense que ça n'aurait pas changé grand chose, parce que je me sens surtout, avant tout antillaise, martiniquaise, même si... Maintenant c'est sûr que mon père il n'aura pas les mêmes façons d'agir que les antillais, il n'aura pas la même mentalité à certains niveaux ce qui fait que... à cause de ça je pense que je sens quand même un peu que je suis un peu différente des autres, c'est sûr, des autres antillais.

-- Comment trouves-tu cette situation à vivre ?

Si, si, c'est un peu difficile à vivre. Il y a une petite communauté juive en Martinique et du fait que moi je ne le suis pas, parce que ma mère ne l'est pas, c'est encore un peu plus difficile à vivre pour moi. Déjà pour ma mère, c'est sûr mais elle s'y est déjà un peu habituée (du fait qu'elle ne soit pas juive ?) voilà, du fait qu'elle fréquente des fois, tout le temps, des juifs. Non seulement elle n'est pas juive, mais en plus elle est antillaise donc on ne peut pas dire que les juifs se mélangent forcément avec les antillais là-bas. Si tu veux pour moi, même dans les mariages on m'invite, les mariages juifs, les réceptions et tout, ben je me sens encore différente, ça c'est clair. Je ne me sens pas du tout juive, ils parlent en hébreu, je ne comprends rien, jamais été pratiquante parce que mon père ne pratique plus. (il parle hébreu ton père ?) Non, il ne parle qu'arabe. Il connaît deux, trois mots en hébreu mais c'est tout. C'est sûr que en revenant en France, enfin en venant en France, j'étais dans la famille de mon père assez souvent et eux ils pratiquent vachement et moi je suis là (un peu exclue...) complètement oui, je suis très mal à l'aise. Surtout que du coup je suis un peu distante vis-à-vis d'eux, bon c'est normal: je n'ai pas vécu avec eux non plus en fait, alors que la famille du côté de ma mère, en Martinique, il n'y a jamais eu aucun problème.

-- Ressens-tu parfois une opposition entre les cultures auxquelles tu penses appartenir ?

Complètement, au niveau des relations: les antillais n'entretiennent pas du tout les mêmes relations dans la famille ou entre amis que, en général, la communauté juive, ou en tout cas les Pied Noirs, ça c'est clair. Des fois, je ne dis pas que je change en fonction des gens, pas du tout, mais je m'adapte: je ne vais pas agir de la même façon quand je suis avec la famille de mon père que quand je suis avec mes amis antillais.

-- Penses-tu que ton sentiment d'appartenance à une culture serait renforcé par une bonne connaissance de la langue, l'histoire, etc. ?

Je pense que plus tu en connais sur ton pays, ta culture, plus tu as l'impression d'y appartenir, à mon avis, et plus tu la revendiques quand tu es ailleurs. Je sais par exemple, en Martinique, je vivais tranquillement avec des amis, comme tout le monde, sans prendre conscience que j'étais en Martinique en fait, sans prendre conscience que j'avais une culture particulière, puisque tout le monde était comme ça. Donc j'étais parfaitement dans la masse en gros. Alors que quand je viens ici, c'est maintenant que je me rends compte que c'est sûr que (tu n'es pas comme tout le monde...) oui. On s'en rends compte vachement, surtout que maintenant je suis en prépa et à mon avis je rencontre des gens encore plus bizarres !

Surtout au niveau des relations, je me rends compte que ce n'est pas du tout la même chose. En Martinique je ne voyais pas le problème car j'étais comme tout le monde entre guillemets, alors qu'ici...même avec des amis avec qui je m'entends super bien, je sais que j'ai un peu tendance à...je ne me braque pas forcément pas, mais ma mère est aussi à Paris depuis quelques temps et elle a tendance à se braquer, elle est super méfiante vis-à-vis de ce qui peut venir de l'extérieur. (Quelqu'un qui n'est pas antillais ?) Oui, je crois que oui. Dès que ça vient d'un métropolitain, par exemple si quelqu'un montre trop de sympathie vis-à-vis d'elle ou est un peu trop curieux à propos d'elle, elle va peut-être se méfier. Moi je ne suis pas du tout comme ça !

-- Envisages-tu d'approfondir ta connaissance de la/les culture(s) à laquelle/auxquelles tu te sens appartenir ?

Bizarrement j'aimerais bien approfondir la culture de mon père plutôt, sans devenir juive, ça c'est clair et net que non. Mais j'aimerais bien savoir un peu plus pour mieux comprendre, parce que, à mon avis, si je suis peut-être un peu hostile c'est peut-être parce que je ne comprends pas trop non plus. La famille du côté de mon père... je ne leur fait pas du tout confiance, en fait. Ça faciliterait la confiance, de là à la donner... non, je ne pense pas.

-- Crois-tu qu'une meilleure connaissance de cette/ces culture(s) faciliterait la construction de ton identité ?

Je pense que oui parce que déjà le créole par exemple, je ne le parle pas, je parle un peu mais sans plus. Je comprends parfaitement, là il n'y a aucun problème, mais pour parler, c'est plus difficile. Si vraiment je parlais créole, je pense que ça m'aiderait beaucoup (ça t'aiderait en quoi ?) Tu veux tout savoir ! Je pense que, selon moi, j'appartiendrais encore plus à la culture qui me ressemble déjà, la culture antillaise. De même l'histoire, c'est super important: les antillais ont une histoire qui est carrément différente de celle de la métropole. Même si, du temps de ma mère, on disait que nos ancêtres c'étaient les gaulois, ça n'a jamais vraiment été le cas. D'ailleurs j'avais commencé à faire des recherches dessus, sur l'histoire des Antilles, parce qu'on parle pas de l'histoire des Antilles entre antillais, ça c'est clair. Quelqu'un qui veut savoir d'ou' je viens, surtout les étrangers qui ne connaissent pas les Antilles, ils posent des questions sur l'histoire et c'est sûr que si tu ne sais pas répondre (des étrangers ?) en fait, chaque année je pars en voyage, Londres, Etats-Unis, Espagne, tout ce qui me permet de voir d'autres personnes. C'est vachement intéressant entre parenthèses... Par exemple, il y a un turc qui me demandait d'ou' je venais et je lui ai dit Martinique, bien évidemment il ne sait pas ou' c'est. Quand je lui ai dit les Caraïbes, il commence à savoir plu ou moins. Par contre, il ne sait pas quel genre de population on trouve...

Certains, vraiment les plus intelligents, savaient qu'il y a des populations plutôt noires mais encore une fois, les clichés qu'on trouve ici. On a toujours l'impression que les antillais sont très très noirs de peau, alors que c'est faux. Les antillais qu'on trouve en France, qui ne sont pas venus pour leurs études, qui sont nés... qu'on appelle les négropolitains. Ils sont beaucoup plus foncés que les antillais qu'on trouve en Martinique, aux Antilles. Ici ils sont nés de parents antillais, mais ils peuvent avoir un des deux parents qui est aussi sénégalais, congolais, donc c'est sûr que c'est pas le même mélange. Donc ils sont beaucoup plus foncés, alors qu'aux Antilles on trouve différents types, le plus commun à mon avis, c'est les chabins. C'est assez clair de peau, yeux vert, vert amande, marron clair... Pourquoi je suis partie là-dessus ? (la connaissance culturelle...)

Tout à fait, que ce soit la langue, l'histoire et donc du coup dès que je pars, je me renseigne un petit peu pour pouvoir expliquer plus ou moins ce que c'est. (Et le lien avec ton sentiment d'appartenance ?) Ben plus j'apprends, c'est sûr... oui, parce qu'il y a une satisfaction, qu'on peut expliquer... quand quelqu'un étranger à soi te pose une question et quand tu lui dis d'ou' tu viens, comment ça se passe, etc. il y a une certaine satisfaction je pense de le dire, on a l'impression qu'on appartient plus, c'est peut-être qu'une impression...

(Est-ce que tu pourrais revenir sur la différence que tu fais entre les antillais en France et aux Antilles...) La différence est plus marquée parce que je suis à Paris, parce que si j'étais partie comme la plupart des antillais à Toulouse, Nice, la plus grosse communauté d'antillais est à Toulouse. La région parisienne on trouve surtout des négropolitains en fait, on trouve énormément de négropolitains, pour nous c'est des français et des fois ils donnent une mauvaise image des antillais, c'est justement parce qu'ils ont vécu dans les cités, les HLM...(Une mauvaise image ?) Nous ont fait vachement la différence entre un antillais qui a eu son Bac, qui va partir pour ses études, c'est-à-dire il a quand même voulu poursuivre des études supérieures. Et donc partir en France pour pouvoir poursuivre parce qu'on peut faire des études en Martinique mais c'est pas toujours super conseillé et je fais la différence entre cet antillais là et le négropolitain, qui va se dire lui antillais, qui va porter trente-six mille t-shirts marqué Martinique, Guadeloupe, qui aura la chaîne au cou avec une petite Martinique, une petite Guadeloupe alors qu'il n'est allé que deux fois pendant les vacances, il a une tante qui vivait là, etc., mais qui va tout faire pour dire qu'il est antillais en fait. Même va essayer d'adopter les comportements pseudo antillais (c'est-à-dire ?) des caricatures d'antillais (par exemple ?) le gars hyper macho, complètement homophobe... Souvent les parisiens ne voient pas la différence entre un antillais et un négropolitain, pour eux c'est la même chose. Ben c'est pas pareil, déjà une tête d'antillais qui dit « c'est chan-mé » [verlan de méchant], c'est pas un antillais !

Si il a un accent un peu trop venu de... des quartiers populaires, va commencer à parler beaucoup trop le verlan, c'est pas un antillais, c'est un négropolitain. J'ai remarqué que plus ils sont jeunes, plus ils revendiquent de plus en plus d'être des antillais mais... les antillais qui viennent justement en France, ils revendiquent moins qu'ils sont des antillais que les négropolitains qui sont en région parisienne et qui n'y ont jamais vécu, en fait. Tu verras un antillais qui auras un t-shirt de temps en temps et tout, mais les négropolitains fraîchement débarqués des quartiers assez populaires... je sais pas trop comment expliquer mais moi, je sais que quand je parle à un négropolitain, sans savoir s'il est antillais ou négropolitain, je le vois tout de suite. (Sans lui demander ?) Sans lui demander, je les entends parler, c'est bon et c'est pas un question vraiment d'accent parce que moi j'ai pas d'accent. Des fois quand je m'énerve, on m'a dit... c'est dans la façon de se comporter, d'être, de la façon de parler des antillais peut-être aussi.

Parce que les antillais, c'est pas la mer et le soleil tous les jours, on m'a dit une fois que mon école était sur l'eau ! ça c'est un peu abusé quand même... c'est la ville, c'est pas Paris c'est sûr, c'est pas les grandes agglomérations, c'es plus tranquille. Je parle de ceux qui foutent le bordel, qui sont dans les quartiers populaires et qui posent problème et après on va dire « ah oui, c'est un antillais ! » Ben non, c'est pas un antillais, il est d'origine antillaise, même si il a les deux parents, il est né à Paris, il a vécu à Paris, parce que moi je suis née à Paris... enfin il a vécu en région parisienne et donc je pense que c'est vraiment eux. Mais à mon avis c'est pas que pour les antillais, même pour les maghrébins, parce que j'ai des amis qui ont eu leur Bac au Maroc et qui viennent faire leurs études en France et à mon avis c'est pareil: ils revendiquent moins leur appartenance. Il paraît que pour les français d'origine maghrébine qui sont aussi regroupés dans les quartiers populaires, c'est comme ça... c'est le système des HLM et le quartier qui pourrissent la vie à mon avis, c'est leur environnement qui fait ça.

Je me sentais bien en Martinique tandis qu'ici en fait, je pense que malgré le fait que je devrais mieux m'intégrer parce que je suis claire de peau, on pourrait me prendre pour une européenne et ben je me sens moins à l'aise. Je sais que les trois premiers mois, ça été les plus durs en fait, j'étais en dépression nerveuse, ma mère m'a accompagnée, elle ne devait pas rester toute l'année mais... elle est encore là et on va repartir ensemble. (Tu vas revenir l'année prochaine ?) Normalement oui, et en fait j'étais en dépression parce que... je n'étais pas la seule parce que j'ai une copine qui est partie avec moi, donc heureusement on se parle souvent au téléphone, elle est en région parisienne. Les autre sont à Toulouse, Bordeaux, Nice. Je sais pas si c'est le fait que ce soit Paris qui me fait ça, ou bien parce que je suis partie tout simplement, mais j'avais lu un article sur un magazine, l'Express, c'était « le blues de

l'antillais » qui arrivait en métropole et je sais pas qui a écrit cet article là mais c'est exactement ce que j'ai ressenti, mot pour mot. Je suis arrivée, aussi le fait que je commençais la prépa.

(C'était un facteur de stress ?) Ah oui, tout à fait, en plus quand je suis arrivé, je ne connaissais personne, perdre les amis c'est super dur. Quand j'ai commencer à rencontrer des gens, c'était pas... on sentait que l'ambiance était plus... après il y a aussi la prépa, il y a d'autres facteurs qui entrent en jeu, je ne peux pas te dire que c'est vraiment à cause de ça. (Il y a de la concurrence ?) Enormément, tandis que j'ai une copine qui est en prépa en Martinique et c'est presque les doigts dans le nez ! Je reviens aux relations humaines qui sont super importantes, parce que à mon avis, ce sont elles qui font la différence entre les antillais et les européens, peut-être c'est les parisiens. Les relations, on a peut-être pas les mêmes sentiments que c'est d'être ami avec quelqu'un. C'est vraiment des trucs bateau, des conceptions tout à fait différentes, les valeurs aussi (par exemple ?) je sais que j'ai des copines avec qui ont est hyper hyper soudées, on se connaît depuis qu'on est toutes petites. Je pense que c'est une vraie amitié, malgré le fait que j'ai changé d'établissement au lycée, j'ai rencontré d'autres personnes et malgré la courte période si tu veux, j'ai eu des vraies amitiés aussi. Peut-être que j'avais un don pour m'adapter et que j'étais quelqu'un de très sociable et je me suis dit qu'en arrivant, il ne devrait pas y avoir de problèmes.

Ben erreur ! ça a été beaucoup plus difficile que ce que je pensais, j'ai des amis, je ne vais pas dire que je suis toute seule dans la classe mais je ne suis toujours pas à l'aise quand je suis avec eux, voilà. Quand je suis avec ma copine qui vient des Antilles, ou quand je suis dans des endroits où je vois d'autres antillais, j'ai l'impression d'être plus à l'aise. Et c'est pas pour dire que je me sens pas bien avec eux, c'est pas vrai, parce que j'ai une copine, elle est parisienne, on s'entend super bien, il n'y a aucun problème à ce niveau, L. je m'entends super bien avec elle...

(A ton avis, pourquoi tu ressens cette différence ? Quels pourraient être les facteurs ?) Les appartenances, les origines, c'est peut-être aussi la prépa...(un mélange de facteurs...) voilà. Je prends un exemple: on est en classe, ils racontent une blague, ça fait peut-être rire tout le monde, mais moi ça ne me fait pas rire du tout, alors je me dis qu'il y a un truc qui va pas. J'ai une case en moins ou je ne suis pas dans la même ambiance, maintenant tu prends d'autres parisiens qui ne font pas la prépa, qui sont au lycée, peut-être que ça ne va pas les faire rire non plus... Mais des petits trucs qu'on avait l'habitude dire avec mes copines qui manquent un peu, que je ne retrouve pas ici et j'aurai beau expliquer que c'est drôle, ça ne passera pas. C'est des petits trucs tous cons en fait, c'est la vie quotidienne qui s'est passée super mal et donc je suis allée voir un médecin, il m'a prescrit des trucs mais... (ça a marché ?) c'est des calmants mais ça n'explique pas d'ou'... ça ne m'aide pas du tout à ce niveau là.

Maintenant je me suis un peu habituée depuis, je pense, Noël, parce que à Noël j'ai revu mes copines (tu es rentrée aux Antilles ?) non, je suis allée à Aix-en-Provence, certains de Martinique sont venus là-bas, une de Bordeaux est venue à Aix et moi je suis allée à Aix, chez un copain qui est à Aix aussi, qui était en Martinique avant. Et donc là, je ne sais pas ce que ça m'a fait... (tu t'es ressourcée ?) ça m'a ressourcée certainement, et après les vacances, même si j'étais terriblement déçue de les quitter, j'allais vraiment mieux mais c'est vrai que ces trois mois c'était vraiment horrible. J'ai regretté d'être partie en fait (et maintenant ?) bizarrement non, mon bilan est plutôt positif parce que je pense que pour moi c'était très riche comme expérience, maintenant j'ai l'habitude de partir à l'étranger, de voir d'autres personnes, ça va.

Mais surtout c'était une très bonne expérience pour ma mère qui n'a jamais quitté la Martinique depuis qu'elle est née, elle est restée que deux trois mois à Paris, elle était en vacances et elle est restée pour accoucher. Ah si, elle partie quand même en Guyane, j'ai été conçue là-bas mais elle ne voulait pas que je naisse en Guyane, alors elle est partie en France. C'est pour elle surtout que je parle maintenant, pour moi aussi c'est une bonne expérience, j'ai pu prendre des cours de hip-hop. Aux Antilles je ne faisais que de la danse moderne et du classique, je me suis jamais renseignée pour le hip-hop. J'ai eu une discussion avec une copine dernièrement, elle est restée en Martinique pour suivre ses études et elle me disait, une fois au téléphone, « je crois que j'ai jamais grandi, j'ai jamais avancé », parce qu'elle parlait justement du fait que moi j'étais partie, ce que je vivais c'était un peu difficile, de se séparer, mais en sachant bien qu'elle ne pouvait pas comprendre ce que c'était de partir tant qu'elle n'était pas partie.

On avait beau lui dire « voilà c'est comme ça », pour elle il n'y a aucune différence, elle peut s'imaginer un petit peu mais c'est vraiment loin de la vérité. Quand elle m'a dit ça, j'avais vraiment l'impression qu'elle avait compris quelque chose sans même être partie. En étant en Martinique, elle avait vu que ça, des antillais, elle n'a jamais côtoyé d'autres personnes, que des antillais, la mentalité antillaise, la cuisine antillaise. Et elle avait envie de voir autre chose, d'ou' les gens qui veulent partir et une fois qu'il sont partis, ils revendiquent bien sûr un peu mais intérieurement, c'est plus intérieur. C'est pas dans le style vestimentaire, dans le style... les néropolitains sont avant tout parisiens, ils ont beau dire 94, 95... avant j'étais incapable de dire la différence entre Paris et l'Ile-de-France, pour moi l'Ile-de-France c'était Paris en fait ! Donc tu me dis la différence entre 94, 93, neuf trois pardon, 95 pour moi c'est pareil, c'est parisien. Après un parisien m'a dit « ah non, les départements c'est pas pareil que Paris, on est pas pareils ». Même en Martinique tous sont martiniquais mais il y a toujours ce besoin de dire que je viens de tel quartier, des quartiers plus élevés que d'autres. Bizarrement, non pas bizarrement en fait, ceux qui revendiquent le plus leur quartier sont souvent ceux qui sont dans

les quartiers populaires, en Martinique c'est pareil. Il y a un quartier plutôt chic on va dire, qui s'appelle « Didier », c'est à Fort de France. Tu verras jamais quelqu'un se promener avec un t-shirt « Didier », jamais ! Je crois que c'est jamais arrivé... Alors tu vas trouver ceux qui vont écrire « vive Dillon , Volga plage » ça c'est crack man city, on appelle ça comme ça. C'est pas de la beu [résine de cannabis], c'est pas de la coke, c'est du crack carrément. C'est plutôt en général ceux qui sont dans les quartiers populaires qui aiment revendiquer leur quartier. C'est partout pareil je pense, en Ile-de-France il y a ça, en Martinique il y a ça.

8 M.

Age: 24 ans

Sexe: Masculin

Niveau d'étude: Maîtrise

Lieu de naissance: Belgique

Pays d'origine du père: Maroc

mère: Maroc

-- Est-ce que tu penses appartenir à plusieurs cultures à la fois ?

-- Comment trouves-tu cette situation à vivre ?

-- Y en a-t-il une dans laquelle tu te reconnais plus que dans les autres ?

-- Ressens-tu parfois une opposition entre les cultures auxquelles tu penses appartenir ?

-- Penses-tu que ton sentiment d'appartenance à une culture serait renforcé par une bonne connaissance de la langue, l'histoire, etc. ?

-- Envisages-tu d'approfondir ta connaissance de la/les culture(s) à laquelle/auxquelles tu te sens appartenir ?

-- Crois-tu qu'une meilleure connaissance de cette/ces culture(s) faciliterait la construction de ton identité ?

9 E.

Age: 25 ans

Sexe: Masculin

Niveau d'étude: Diplôme d'Etudes Approfondies (DEA)

Lieu de naissance: Luxembourg

Pays d'origine du père: France

mère: Allemagne

-- Est-ce que tu penses appartenir à plusieurs cultures à la fois ?

-- Comment trouves-tu cette situation à vivre ?

-- Y en a-t-il une dans laquelle tu te reconnais plus que dans les autres ?

-- Ressens-tu parfois une opposition entre les cultures auxquelles tu penses appartenir ?

-- Penses-tu que ton sentiment d'appartenance à une culture serait renforcé par une bonne connaissance de la langue, l'histoire, etc. ?

-- Envisages-tu d'approfondir ta connaissance de la/les culture(s) à laquelle/auxquelles tu te sens appartenir ?

-- Crois-tu qu'une meilleure connaissance de cette/ces culture(s) faciliterait la construction de ton identité ?

10 D.

Age: 34 ans

Sexe: Masculin

Niveau d'étude: Diplôme d'Ingénieur

Lieu de naissance: Algérie

Pays d'origine du père: Algérie

mère: Algérie

-- Est-ce que tu penses appartenir à plusieurs cultures à la fois ?

Je suis toujours venu en France, quasiment tous les ans pour les vacances ou pour des soins, aussi longtemps que je me souviens, il n'y a pas une année où je ne sois pas venu au moins une fois pour un séjour d'au moins une semaine en France. Pour poursuivre mes études et éventuellement m'y installer, je suis arrivé à 27 ans. Avant j'étais en Algérie.

-- Comment trouves-tu cette situation à vivre ?

ça dépend des situations, il n'y a rien de difficile à avoir une double culture au quotidien. Il peut y avoir quelques difficultés socio-professionnelles, du type je ne mange pas quelques aliments que mes collègues et amis mangent, je ne bois toutes les boissons. A part cette petite réserve alimentaire, il n'y a pas de gros soucis induits par ma double culture. J'ai des opinions qui peuvent être différentes de mes amis, collègues, connaissances dues à ma culture mais les gens qui sont mono-culturels ont aussi des différences d'opinions et... la culture joue un rôle certain, différences d'opinions, d'attitude, de convictions qui sont issues de ma double culture. Je la vis très bien, je ne suis pas un militant, je ne revendique rien du tout. Ça ne me crée pas de différence, c'est souvent une richesse cette différente perception des choses, ça permet de voir certaines choses que mes amis et collègues ne perçoivent pas. Sous cet aspect là, la double culture n'est pas un inconvénient.

-- Y en a-t-il une dans laquelle tu te reconnais plus que dans les autres ?

-- Ressens-tu parfois une opposition entre les cultures auxquelles tu penses appartenir ?

-- Penses-tu que ton sentiment d'appartenance à une culture serait renforcé par une bonne connaissance de la langue, l'histoire, etc. ?

-- Envisages-tu d'approfondir ta connaissance de la/les culture(s) à laquelle/auxquelles tu te sens appartenir ?

-- Crois-tu qu'une meilleure connaissance de cette/ces culture(s) faciliterait la construction de ton identité ?

Je pense que mon identité est assez affirmé, assez stable, je ne pense pas qu'une meilleure connaissance de la culture arabe va changer grand chose.

Centre Georges Brassens

Centre social (association loi 1901) qui se situe à Creil, dans l'Oise (60), département voisin de l'Ile-de-France, dans un quartier où vivent plusieurs communautés d'origine étrangère.

Le centre propose des activités aussi bien pour les adultes que pour les plus jeunes: il y a un espace petite enfance, qui accueille les jeunes enfants de trois mois à trois ans, un centre de loisirs sans hébergement (de quatre à quatorze ans) et un accompagnement scolaire pour le primaire et le collège.

En ce qui concerne les adultes, sont organisés, entre autres, des ateliers couture, cuisine et un groupe de paroles pour les parents.

Entretien de groupe

- Est-ce que tu penses appartenir à plusieurs cultures à la fois ?

- Comment trouves-tu cette situation à vivre ?

- Y en a-t-il une dans laquelle tu te reconnais plus que dans les autres ?

- Envisages-tu d'approfondir ta connaissance de la/les culture(s) à laquelle/auxquelles tu te sens appartenir ?

Lycée Marie Curie

Le lycée public Marie Curie se trouve à Nogent/Oise (Oise); les habitants sont pour la plupart issus de la classe moyenne mais les élèves proviennent de toute l'agglomération creilloise, qui est caractérisée par une forte présence de couches populaires.

C'est un lycée polyvalent: à côté des filières générale, technologique et professionnelle, il existe également une section post-baccalauréat (avec BTS et classes préparatoires entre autres) et un internat.

Cependant il est uniquement scientifique: en effet il n'existe aucune section littéraire ni économique et sociale.

Par ailleurs, il se trouve dans une zone de prévention de la violence, ce qui ne lui empêche pas d'afficher un taux de réussite au BAC impressionnant: 98% pour l'année scolaire 2003-2004.